

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOPÉDIA UNIVERSEL

Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

32 PAGES DE GRAVURES

5 cts.

LE NUMERO

DÉPOT GÉNÉRAL

1560 RUE NOTRE DAME

En face du Palais de Justice.

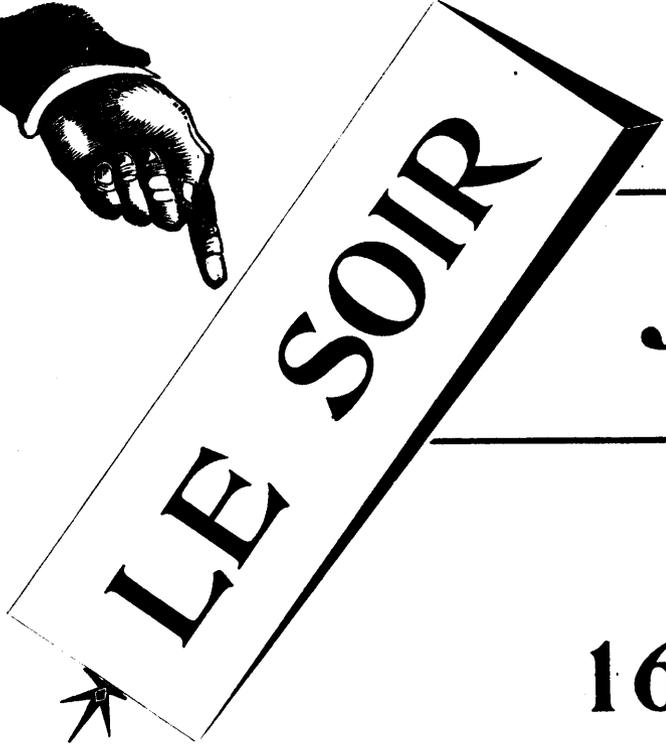
MONTRÉAL



Le Marquis de Lafayette, commandant la Garde Nationale de Paris.

Vol. II — No. 19

Samedi, le 25 Juillet 1896



Journal Quotidien

PUBLIÉ À MONTRÉAL

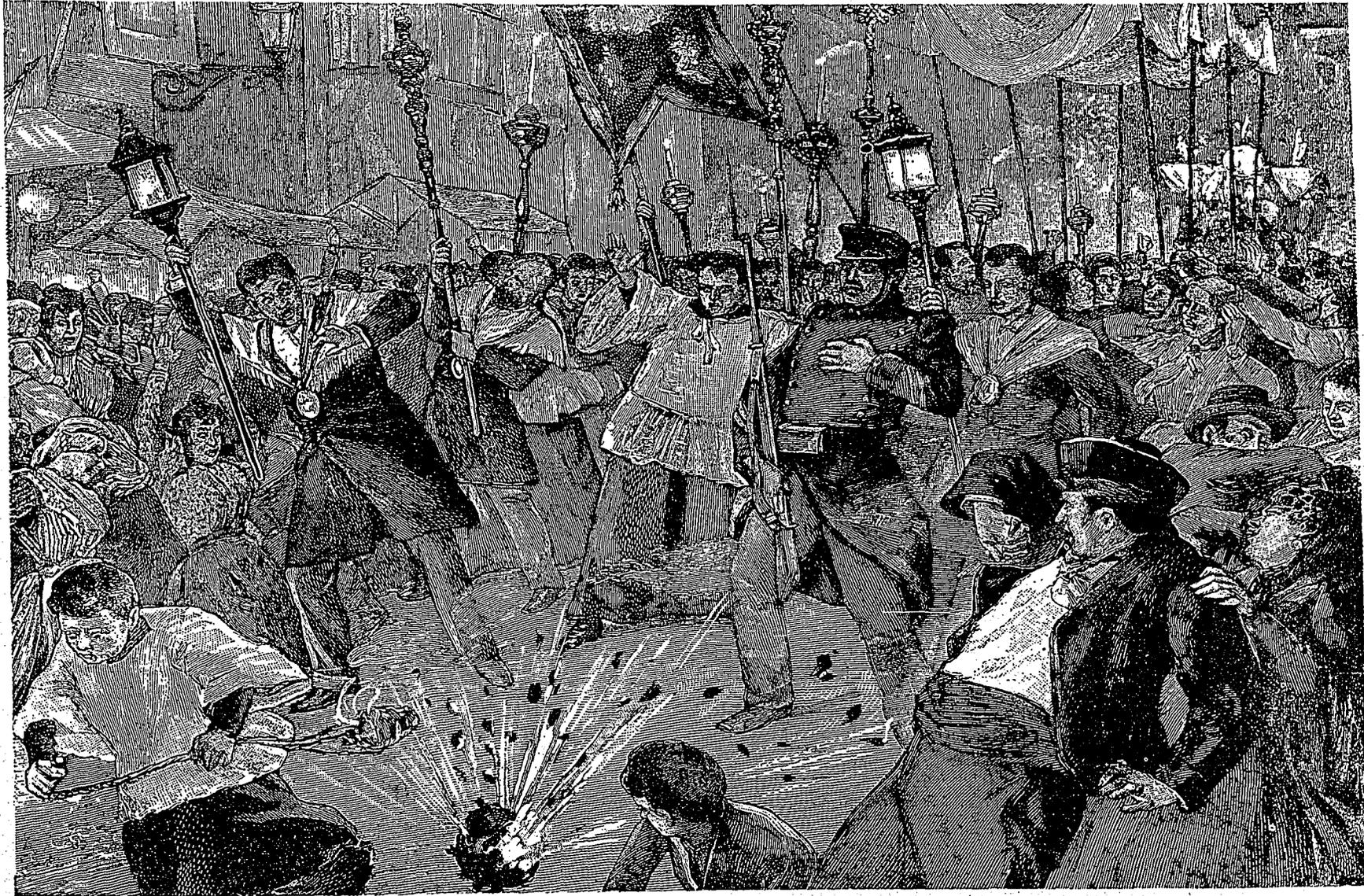
1650 Rue Notre Dame

Boite Postale

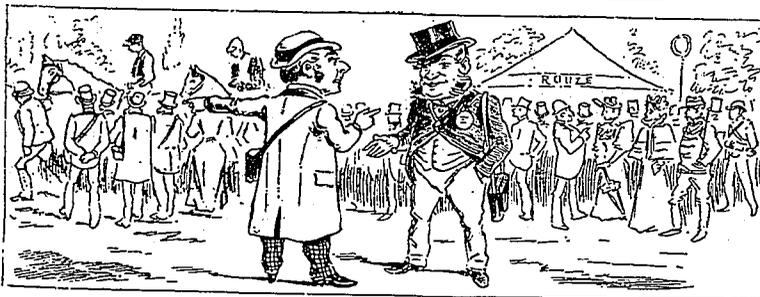


Telephone Administration 2929

1 CENTIN LE NUMERO



L'ATTENTAT DE BARCELONE.—Explosion d'une bombe sur le passage de la Procession de la Fête-Dieu.

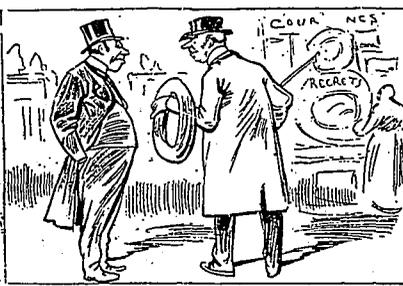


—J'ai examiné le favori, il est bien en formes, plein de qualités.
—Bast! les qualités d'un cheval ne comptent pas à côté des vices du jockey.

—Madame, je n'ai pas trouvé d'oie au marché...
—Vous m'étonne!.. eh bien, j'irai demain, moi, à ce marché, et je sûre qu'il y en aura au moins une..

—Je connais enfin, docteur. la cause de ces insomnies atroces pour lesquelles vous me purgez depuis six mois..
—C'est?..
—Les punaises!..

—Membre de la Société contre le tabac, je fume la pipe uniquement pour faire prendre en exécration la nicotine par les voyageuses.



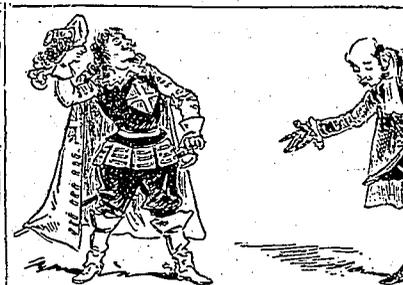
—Et c'est un simple cousin qui vous a mis le visage dans cet état, belle-maman?.. Faut-il qu'une si petite bête ait du courage pour s'attaquer à plus forte qu'elle!..

—Monsieur le député, c'est un électeur qui apporte une pétition..
—C'est bien, donne-la à la cuisinière qui demandait du papier pour faire un manche à gigot..

—Quel tapage tu fais, on n'entend que toi!
—Je n'ai pas parlé de six mois à la Chambre, il faut que je me rattrappe.

—Pour ta femme?.. tu es fidèle au souvenir, toi!..
—Oui, et puis chaque fois que je pense à elle et à tout ce qu'elle m'a fait souffrir, ça m'ôte l'envie de me remarier!

—C'est ennuyeux pour moi, votre second mari, d'aller vous voir pleurer sur la tombe de votre premier!..
—Mon cher, quand vous serez mort, je conduirai mon troisième époux gémir sur la vôtre..



—En perdant ma femme, j'ai tout perdu..
—Oh oui! mon cher..
—Tout.. sauf son argent..

—Vous garanzissez la ressemblance de vos portraits?
—Parfaitement!.. mais pas au-delà de trois ans..

—Tu n'es vraiment pas gentil! Me refuser d'aller passer quelque temps à la campagne, alors que le médecin me conseille de me mettre au vert..
—Fais comme moi, l'absinthe me suffit!..

Le théâtral.

Les Saluts.

Le cérémonieux.

Le protecteur.



La Séance d'ouverture du Parlement Hongrois à Budapest.

EN PERSE.

L'intronisation du nouveau shah de Perse, Mozaffer-Eddin, vient d'avoir lieu le 8 juin, à Téhéran. C'est ce jour-là qu'il a pris effectivement possession du pouvoir et que, après s'être installé au Palais Royal, il y a reçu en audience solennelle le corps diplomatique qui lui a été présenté par le doyen, M. de Balloy, ministre de France.

Suivant l'usage traditionnel, les obsèques de son prédécesseur n'ont pu être célébrées avant cette prise de possession, et la dépouille mortelle de Nassr-Eddin est restée dans l'ancienne résidence du souverain défunt, jusqu'au moment de son transport dans la sépulture affectée au descendant des Kadjars.

Cette sépulture serait non pas à la mosquée de Koum, le "Saint-Denis" persan, mais à l'endroit même où le shah a trouvé la mort, c'est-à-dire au sanctuaire de Shahzadeh-Abdul-Azim.

La salle (*tékié*) du palais de Téhéran, où le corps a été provisoirement déposé, est un vaste amphithéâtre d'une architecture assez élégante, aux murailles percées de larges baies en plein cintre, coupée dans la partie supérieure de l'édifice de sveltes colonnettes et revêtues de peintures et d'émaux. Au fond, une arcade de plus grandes dimensions garnie d'un double rideau relevé de chaque côté, forme une sorte de chapelle abritant le cercueil placé sur une estrade élevée. Un lustre suspendu à la voûte, des appliques, des flambeaux, de riches tapis et des guirlandes de fleurs complètent la décoration; enfin, au-dessus du catafalque se détache un portrait en pied de Nassr-Eddin, tableau banal, qui, dans son cadre d'un style trop européen et d'un goût contestable, détonne comme une fausse note au milieu de ce décor oriental. Telle est la pompe funéraire complétée par la présence des fonctionnaires de la cour et de tous les personnages admis à l'honneur d'offrir leurs hommages à l'auguste mort. (page 437).

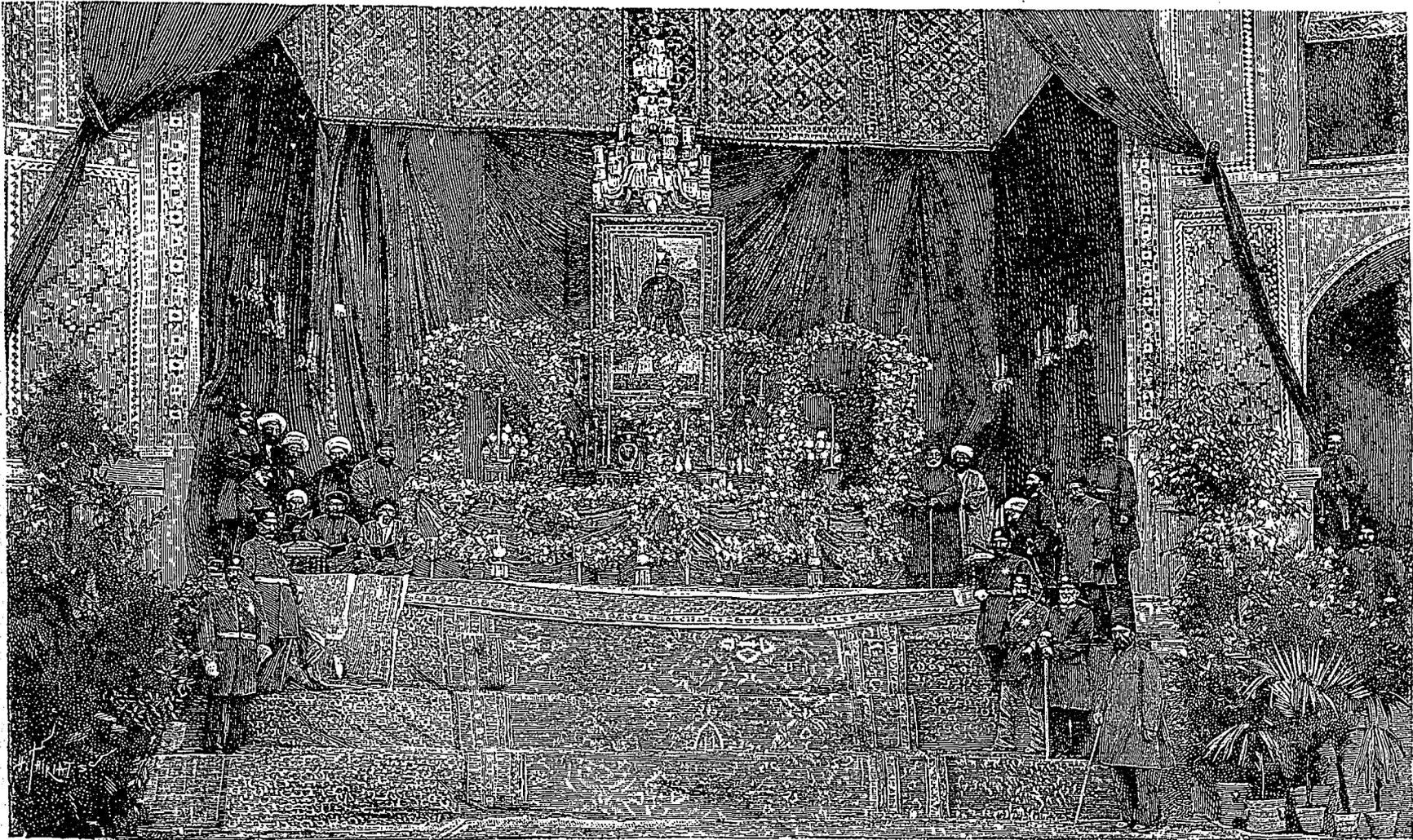
Nous publions ci-contre le portrait de l'assassinat du shah, d'après une photographie faite dans la prison.

Mollah-Reza est, on le sait, affilié à la secte politico-religieuses des *Babi*, fondée il y a un demi-siècle par Hadji-Ali-Mohammed et surnommé "Bab", — "La porte de la Vérité", — d'où l'appellation donnée à ses adeptes. Celui-ci ayant été exécuté à Tauris, au début du règne de Nassr-Eddin, les *Babis* jurèrent de le venger, et la vigilance de la police persane avait eu plus d'une fois à déjouer leurs complots criminels, avant l'attentat du 1er mai dernier, qu'elle n'a pas su prévenir.

Assis sur un banc de pierre, à côté du soldat en armes chargé de sa garde, le meurtrier porte, on le voit, assez crânement le poids de sa chaîne et de sa destinée. Toute son attitude révèle ce mélange de résignation et de fierté qui est le propre du fatalisme musulman; malgré son impassibilité, le visage est très expressif, et le regard, en sa fixité, est bien celui d'un illuminé et d'un fanatique, prêt à tout pour accomplir ce qu'il considère comme un ordre d'Allah.



MOLLAH-REZA, assassin du Shah de Perse.



Le "tékié" ou tombeau provisoire du Schah de Perse à Téhéran.

ENFANTS TERRIBLES.



—Dites donc, père Pompézy, c'est-t'y au feu qu'vous avez eu comme ça le nez cuit?..

Entre deux bohèmes :

—Ah ! que je voudrais avoir mille piastres de revenu !
—Pourquoi faire ?
—Pour ne rien faire.

—Vous savez, le fils Molard, il vient de voler 30,000 piastres à son patron.

—Il va bien, le gaillard !
—Il a, de plus, emporté votre parapluie.
—Ah ! l'affreuse canaille !

—Où vas-tu ?
—Me faire couper les cheveux à la *Touareg*.

—???
—Eh ! oui, *aux enfants des douars*.

—Il paraît que les perroquets vivent cent ans.

—Bien plus longtemps encore, s'écrie Calino.

J'en ai un dans mon cabinet, qui a plus de cent cinquante ans, il vient de mon trisaïeul.

—Et il jacasse toujours ?

—Oh ! non, il est empaillé.

X..., un de nos plus illustres gourmands, se rasait devant un de ses amis.

—Vois donc, dit-il, mes cheveux sont tout noirs et mes favoris sont déjà gris ; fais-moi donc le plaisir de me dire d'où cela vient.

—Mon cher, c'est sans doute que ta mâchoire a plus travaillé que ta tête.



—Oui, réagissons, Messieurs, contre cet épouvantable abus du tabac, ne fumons plus, et que ceux qui, parmi vous, sont courageux n'hésitent pas à casser leur pipe..

A LA CAMPAGNE.



—Faudrait qu'elle reste dans not' champ.. pour faire peur aux oiseaux !..

Madame.—Allons ! mademoiselle Lili... si de dix j'ôte trois, combien reste-t-il ?

Lili.—???

Madame.—Mais, des dix doigts de ces petites mains, si j'en coupais trois...

Lili. (Illuminée, le sourire de l'espoir aux lèvres.)—*On ne m'apprendrait plus le piano !*

—Non, répond nettement B... à un camarade venu pour lui emprunter des livres. C'est un principe chez moi de ne prêter des livres à personne.

—Pourquoi ?

—Parce qu'on ne les rend jamais.

Et, pour rendre sa démonstration plus irrésistible, il ajoute, en mon-

trant les 3,000 volumes de sa bibliothèque :

—Tenez, comme preuve : tout ça, c'est des livres qu'on m'a prêtés.

Entre médecins :

—On parle quelquefois des maladies imaginaires. Mais j'ai vu des gens qui adoraient les malaises.

—Sans doute les Malais ?

Le capitaine, retour d'Algérie, vient passer quelques jours à Paris, chez son frère.

LA BONNE, à Bébé.—Il est toujours bel homme, ton oncle Paul...

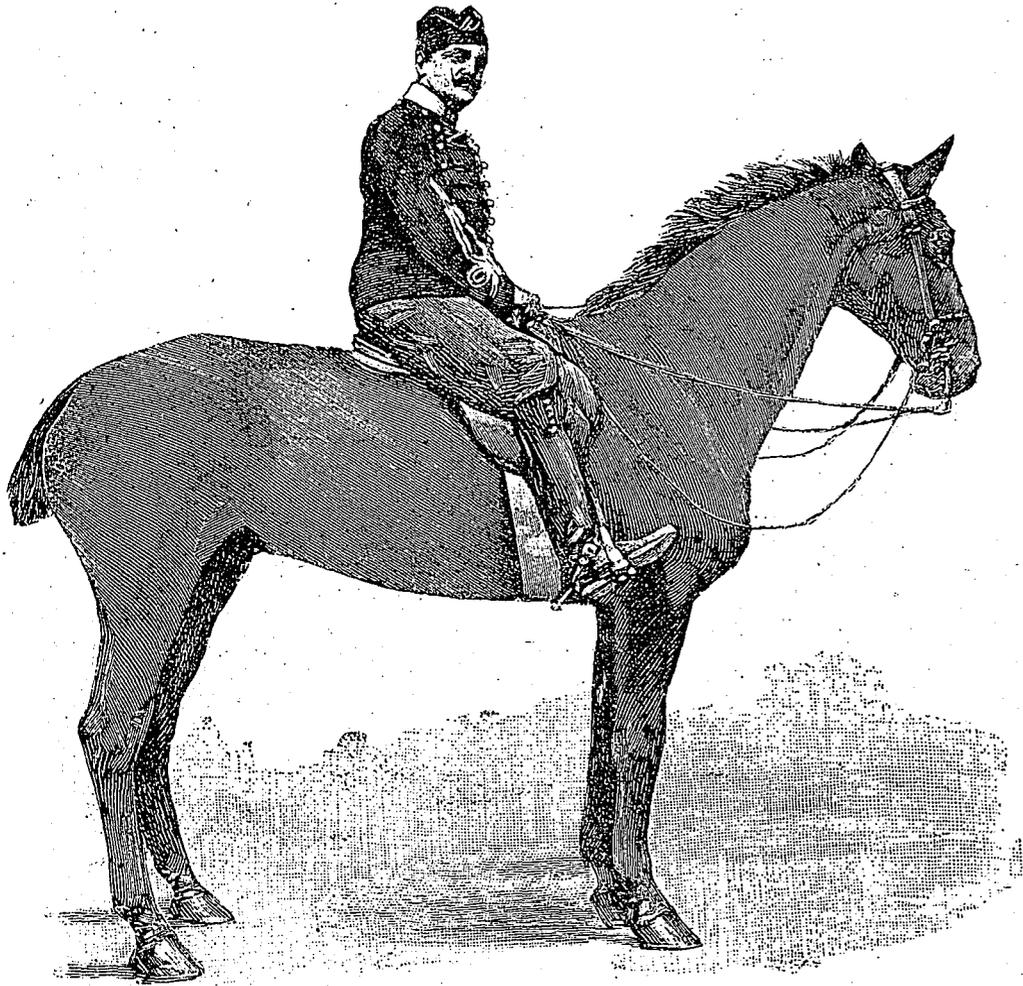
—Oui, répond Bébé, mais ses cheveux sont joliment usés !

BON DOCTEUR.



—Docteur, vous ne vous êtes jamais battu en duel ?

—Me battre en duel, pourquoi faire ? Quand la science a mis à notre disposition tant de moyen discret pour tuer notre homme.



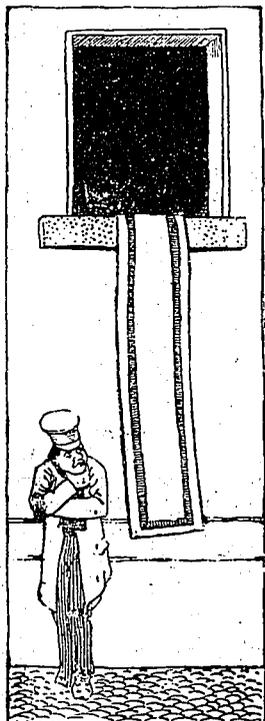
Le marquis de Morès, en lieutenant de réserve.

Antonio-Amedeo-Maria-Vincenzo Manca, marquis de Morès et de Montmaggioro, fils du duc de Vallombrosa, petit-fils par sa mère du duc des Cars, était né à Paris le 15 juin 1868. Issu d'une vieille famille de Sardaigne, il entra à Saint-Cyr en 1877. Sous-lieutenant au 1er cuirassiers en 1881, il épousa, l'année suivante, la fille d'un riche banquier de New-York. Désireux d'aller conquérir lui-même aux Etats-Unis une grande fortune personnelle, il donna, aussitôt après son mariage, sa démission, sans cesser pourtant d'appartenir à l'armée : la photographie, très récente, que nous donnons de lui, le montre en uniforme de lieutenant de réserve au 22e dragons. De 1863 à 1888, en Amérique, aux Indes, au Tonkin, il tenta de grandes entreprises agricoles et commerciales dans lesquelles il échoua. Rentré en France, le boulangisme, puis l'antisémitisme, le comptèrent parmi leurs chefs. L'expédition Saharienne entreprise par le marquis de Morès, dans un double but commercial et politique, vint d'échouer tragiquement. Il a été assassiné, le 9 juin dernier, près d'El Oaïta, au seuil du désert, à cent milles environ du dernier poste militaire français de Tunisie. Les restes de l'intrépide voyageur vont être rapportés à la côte par les soins de l'autorité militaire.

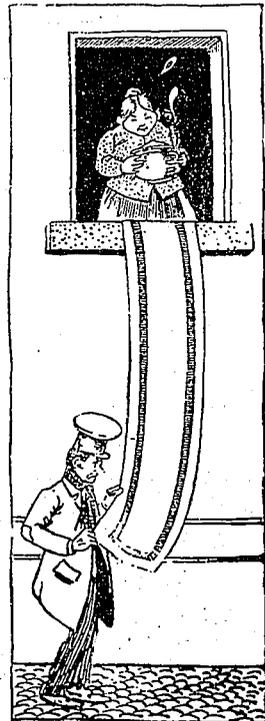


Touaregs.

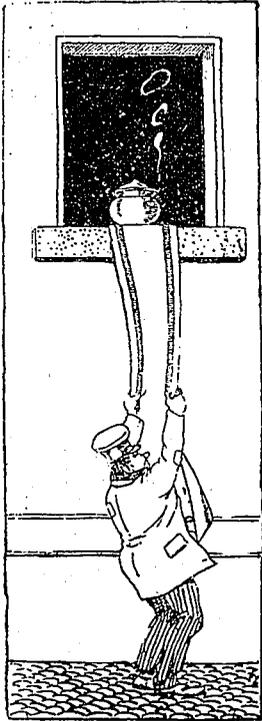
L'HONNÉTÉTÉ EST LA MEILLEURE DES POLITIQUES.



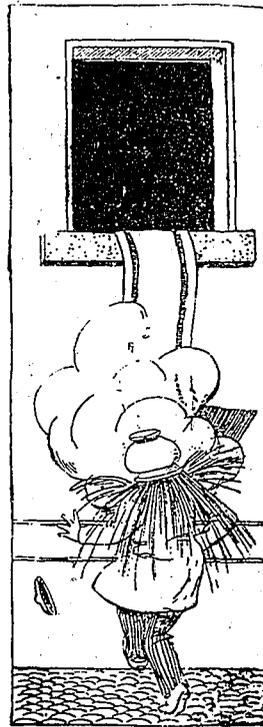
I—Temptation.



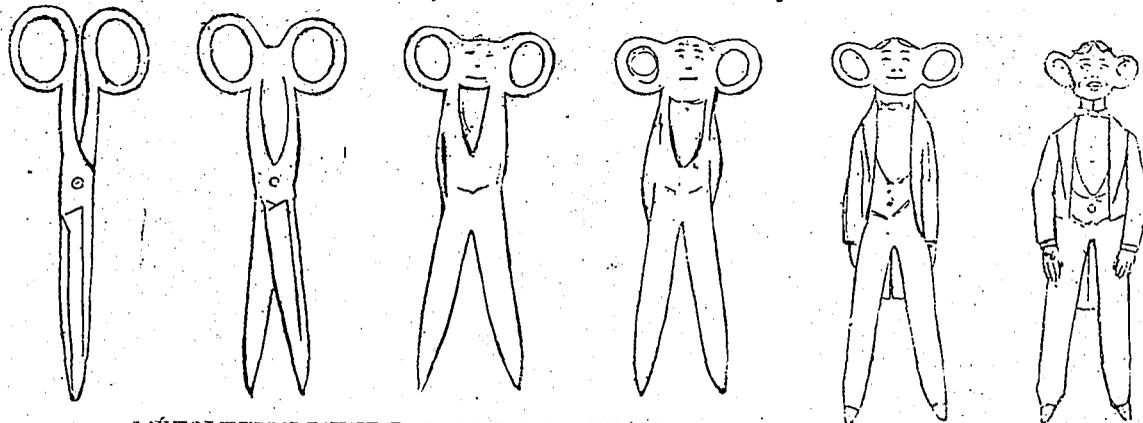
II.—C'est bon à prendre.



III.—Allons-y!



!!!!



L'ÉVOLUTION D'UNE PAIRE DE CISEAUX.—Est-ce un commis ou un journaliste ?

LE PHOTOGRAPHE AMATEUR.



C'est ainsi qu'il a fait poser la famille.



Et c'est ainsi qu'il l'a représentée.

Une jeune villageoise a obtenu le "prix de modestie".

—Ainsi, mon enfant, lui dit une dame de la ville, vous êtes la jeune fille la plus modeste d'ici "

—Oh ! ça, madame, je puis m'en "vanter" et je puis dire aussi que, si je n'ai pas eu tous les autres prix, c'est bien par pure injustice !



Le roi et la reine de Siam assistant au départ du S. S. "Shagalien" sur lequel se sont embarqués trois de leurs petits fils en route pour l'Europe.



Les princes Ben et Vibhandu.



Le prince Chakrabongse.

UNE BONNE AME.



—Jamais tu ne douterais de ce que Mr. Anatole me demande dans cette lettre.
—Oh ! si ; je le sais, toutes mes amies l'ont déjà refusé.

—Petits dialogues de la rue :
—Vous pourriez faire mieux que de mendier ! Un solide gars comme vous !
—Vous en avez de bonnes ! Vous voudriez me voir lâcher le certain pour l'incertain.

Un jeune femme insiste pour qu'un vieux monsieur valse avec elle :
—Que préférez-vous, la valse à deux ou à trois temps ?
—Hélas ! madame, la valse n'a qu'un temps !

Sur l'album d'une élève des classes de piano du Conservatoire :
" Le piano, comme l'argent, n'est agréable qu'à celle qui en touche ! "

A LA PORTE.—Un tailleur à la bonne :
—M. le marquis d'Argencourt est-il chez lui ?
—Non, monsieur est sorti.
—Pouvez-vous me dire quand il rentrera ?
C'te bêtise, dès que vous serez parti !

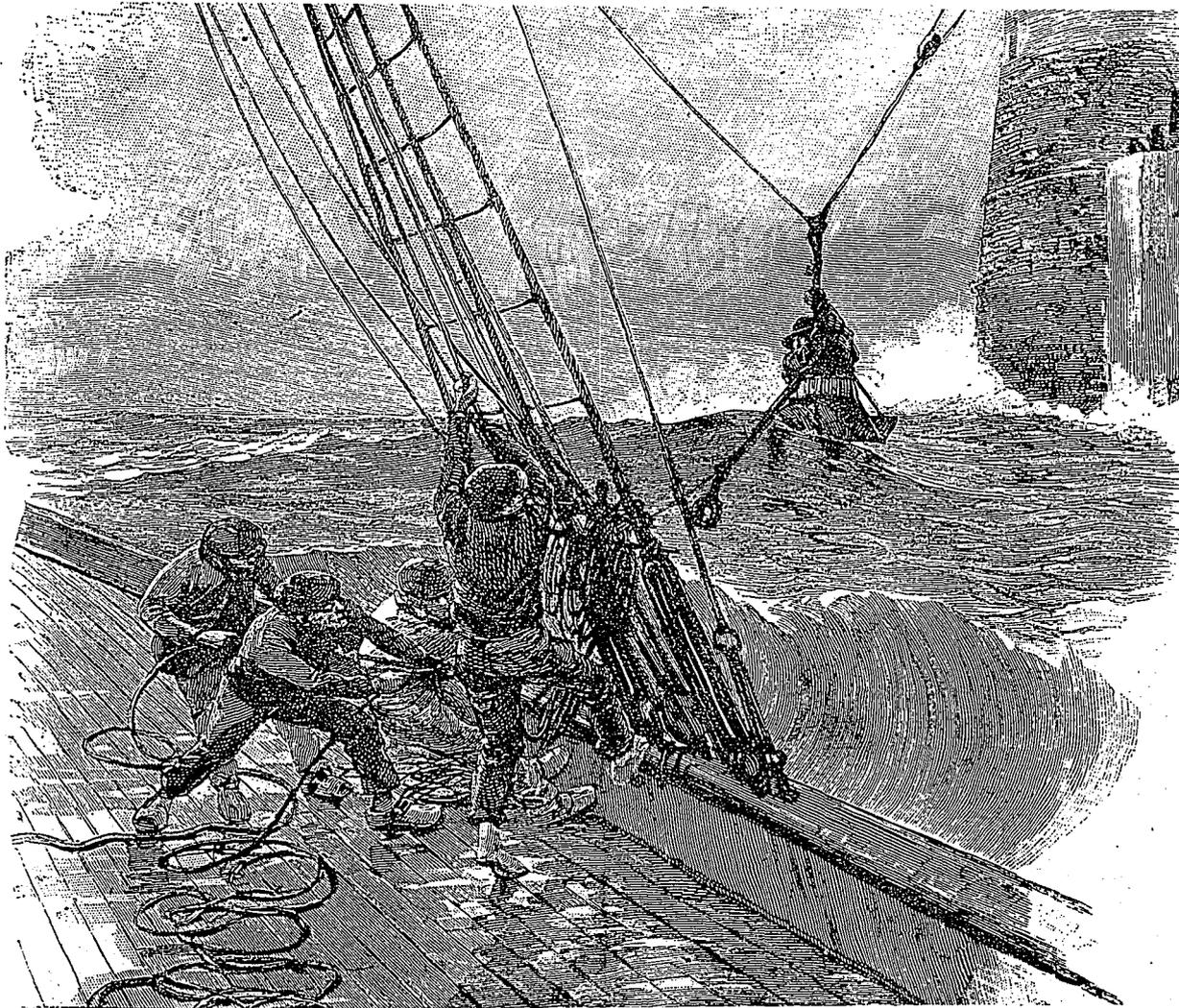
Emprunteurs et prêteurs :
—Voyons, fendez-vous encore de cinq piastres !
—Mais je trouve que je vous ai déjà avancé pas mal d'argent...
—Justement ! Vous m'avez trop avancé pour reculer.

PERPLEXITÉ.



Pat (qui se réveille en sursaut après une heure de sommeil prise au retour d'un enterrement.)
—S'hi t'es un shinge... t'es flambé... S'hi t'es pas un shinge... shuis cuit...

LE PHARE D'AR-MEN EN BRETAGNE.



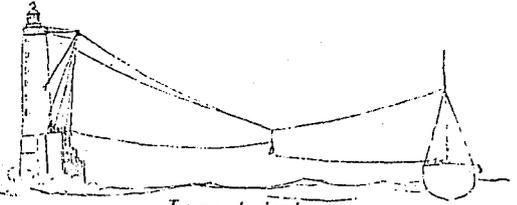
Le visiteur suspendu au va-et-vient.

La catastrophe du *Drummond-Castle* a attiré l'attention sur les dangers qu'offre la navigation sur les côtes de Bretagne. La France a fait le nécessaire pour atténuer ces dangers et le phare d'Ar-men, construit sur un rocher presque constamment recouvert par la mer, est cité comme l'une des constructions maritimes les plus remarquables. Commencé en 1866, il ne fut

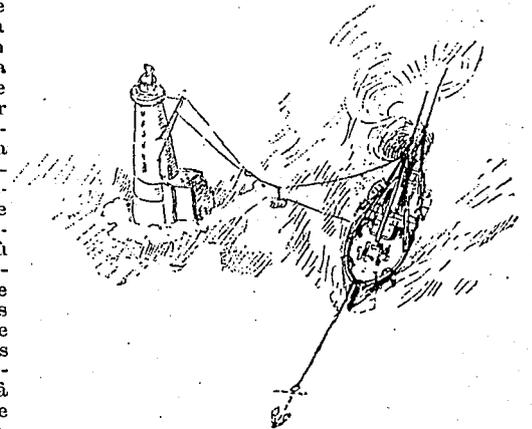
terminé qu'en 1892 au large on le voit s'élever, sans support apparent, à 100 pieds au-dessus des hautes mers, sa base étant

à 20 pieds environ au-dessus de leur niveau. On commence à deviner que l'accostage n'en est pas aisé! Et pourtant, il faut bien aller relever les veilleurs de garde dans la tour, et les ravitailler de temps en temps. Que l'on se figure, par un temps calme (autrement il n'y a pas moyen d'approcher), le solide vapeur des ponts et chaudières à l'ancre au milieu du courant le plus près possible du phare et roulant dans la houle incessante, même par beau temps. Pour résister au courant, il "met sa machine sur ses chaînes", c'est-à-dire qu'il est obligé de faire marche en avant pour se maintenir arrêté, en tenant tête au courant. De la tour, on lance dans les remous une ligne de loch que l'on cherche à repêcher du bord à l'aide d'un grappin au bout d'une corde. Quand c'est fait non sans peine, on amarre la ligne en tête du mât de misaine, et l'on installe là-dessus le va-et-vient qui fait partie du gracieux système de débarquement représenté par nos gravures.

Fussiez-vous le Président de la République en personne, vous n'avez nul autre moyen d'aborder la tour si vous voulez la visiter. Cela consiste à vous asseoir, préalablement revêtu d'une ceinture de sauvetage pour le cas où quelque chose casserait, sur une planchette où les lames de fond se chargent de vous rebaptiser complètement, à moins qu'elles ne vous emportent, surtout si vous faites un faux mouvement pendant le voyage aérien que vous avez à effectuer jusqu'à la porte du phare. Les marins, les professionnels de la partie, dédaignent la planchette et se pendent à même la corde du palan, pour grimper, le plus possible, hors de l'atteinte des lames, à la force du poignet. Naturellement, ils n'évitent pas tout à fait la douche salée; tant qu'il ne s'agit que d'une simple aspersion, si copieuse soit-elle, on se secoue à la façon d'un barbet mouillé, une fois dans la tour, et l'on s'égaie avec les gardiens de l'obligatoire méfaveuré. — Seulement, elle peut ne pas se borner toujours à si peu de chose!



Le va-et-vient.



Mode d'accostage du vapeur.

EGOISME PARTAGÉ



Lui.—Une salade fera, n'est-ce pas ?

Elle.—Pour moi, certainement ; et que prendras-tu ?

OBJET INUTILE



Elle.—Que vas-tu faire de ce dictionnaire ?

Lui.—Le brûler. Il ne vaut rien ; chaque fois que j'y cherche un mot, je le trouve mal épilé.

Elle.—Que fais-tu là, Victor, avec ce rasoir ?

Lui (son rasoir à la main).—Vois-tu, ma petite Ursule, mes cors me font trop mal. Je vais les couper. J'en deviens fou.

Elle.—Te les couper ? Y songes-tu ? Mais alors comment saurai-je le temps qu'il va faire ? Je te le défends, entends-tu ?

Lui (stoïque).—C'est bien, je ne les couperai pas.



Projet de statue à être élevée à Montréal.

Jeanne à son père, qui lui donne au dessert le plus petit morceau de la tarte qu'on vient d'apporter.

—Peux-tu me dire, papa, pourquoi mon morceau de tarte ressemble à l'Europe ?

Le papa, après réflexion.—Ma foi ! non !

Jeanne.—Eh bien ! parce que l'Europe est la plus petite des cinq parties du monde !

TRAITEMENT HEROIQUE



—Madame vous demande d'envoyer tout de suite cinq gallons de moutarde.

—Cinq gallons ! que veut-elle en faire ?

—Bébé est malade et le docteur a ordonné un bain de moutarde.

Entre bohèmes :

— Que deviens-tu ?

— Je suis marchand de meubles.

— Et ça va ?

— Dame ! j'ai déjà vendu... les miens.

TOUJOURS LA MEME



Madame.—Je vais à mon club, tu m'attendras

Monsieur.—Non.

Madame.—Comment, n o n, fais attention, si je me fâche...

Monsieur (sortant une souris de sa poche).—Monte de suite dans ta chambre, ou je lâche cette souris...

(Madame obéit à l'instant.)

LES ÉLECTIONS PRÉSIDENTIELLES AUX ÉTATS-UNIS.



WILLIAM JENNINGS BRYAN,

Candidat du parti démocrate à la présidence.

CHARLES H. MATCHETT,

Candidat du parti ouvrier socialiste
à la présidence.

ARTHUR SEWALL,

Candidat du parti démocrate à la vice-présidence.

HISTOIRE POPULAIRE
DE
NAPOLÉON I^{er}

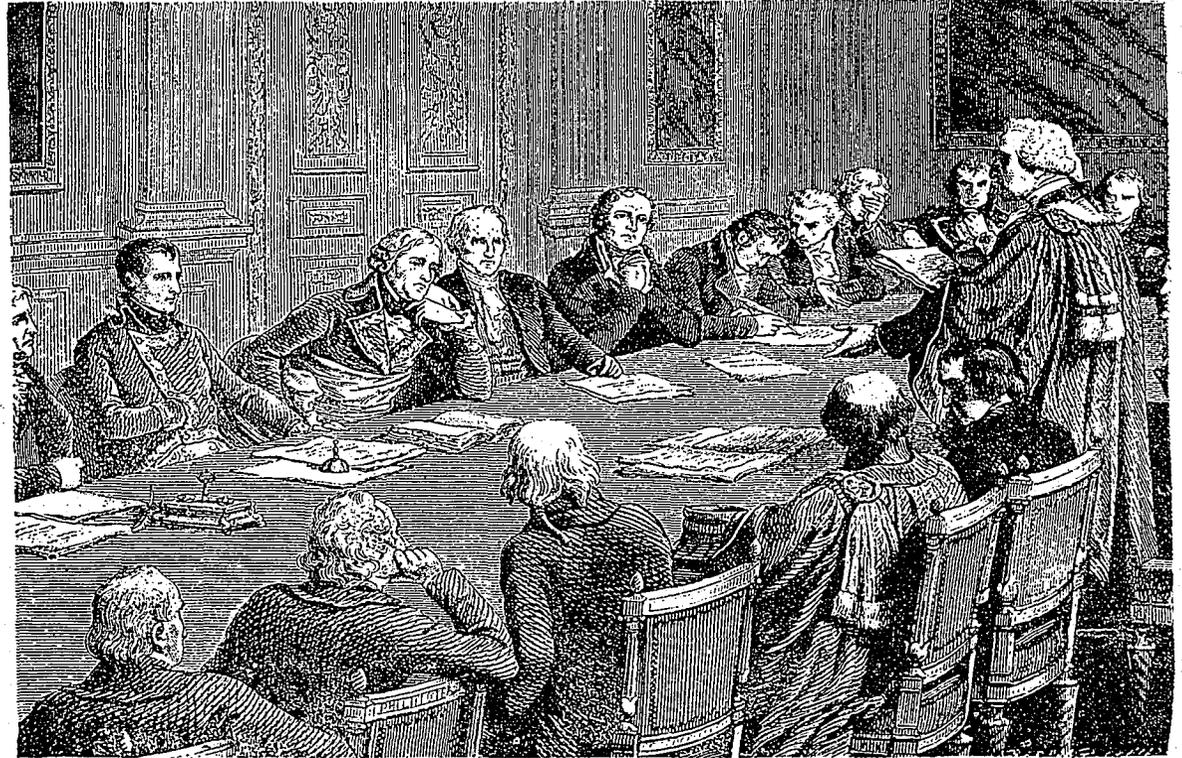
Racontée par un Vieux Soldat.*

CONSULAT.

On va croire qu'avec tous ces avantages ces messieurs étaient dans l'aisance : il n'en était rien. S'ils étaient assidus aux heures de travail, ils ne l'étaient pas moins à celles des plaisirs, quand la journée était achevée ; d'où il advenait que le deuxième trimestre était à peine commencé, que les appointements de l'année étaient dépensés. L'un d'eux surtout, P***, avait contracté tant de dettes, et ses créanciers, connaissant sa position, se montraient si impitoyables, que, sans une circonstance imprévue, il aurait été infailliblement remercié, si la connaissance de ces faits fût parvenue aux oreilles de Napoléon.

Après avoir passé des nuits entières à réfléchir sur la délicatesse de sa situation, et n'imaginant pas de moyen pour sortir d'embarras en satisfaisant ceux de ses créanciers qui le traquaient à toutes les issues du palais, le pauvre P** avait cherché une distraction toute naturelle à son anxiété dans le travail, en se rendant chaque jour, dès cinq heures du matin, dans le cabinet de l'Empereur. Comme à pareille heure personne ne pouvait l'entendre, tout en préparant la besogne de la journée, il s'amusait à siffler l'air de cette romance de Blangini : *Il est trop tard !* alors fort en vogue. Or, un matin que Napoléon ayant déjà travaillé seul dans son cabinet, en sortait pour aller se mettre au bain, entendant siffler dans le petit cabinet qui précédait le sien, il revint immédiatement sur ses pas :

—Diantre ! déjà ici, Monsieur ! dit-il à P... d'un air satisfait ; c'est exemplaire. Meneval doit être content de vous. Qu'avez-vous d'appointements ?



Napoléon président le Conseil d'Etat : Discussion du Code Civil.

—Huit mille francs, Sire, et lorsque j'ai l'honneur de suivre Votre Majesté en voyage, on me donne une gratification.

—Diable ! à votre âge, c'est fort joli. Il me semble qu'en outre de cela, on vous loge et on vous nourrit ?

—En effet, Sire.

—Alors je ne m'étonne plus si vous chantez ! car vous devez être très-heureux, n'est-ce pas ?

—En disant ces mots, Napoléon se frotta les mains. P..., jugeant à ce *tic* particulier que l'Empereur est de bonne humeur et qu'une occasion fa-

vorable de sortir d'embarras une bonne fois pour toutes lui est offerte, P..., disons-nous, se résout à lui faire l'aveu de la fâcheuse position dans laquelle il se trouve.

—Hélas ! Sire, je devrais l'être, reprit-il d'un ton contrit, et cependant je ne le suis pas.

—Ah ?... et pourquoi cela ?

—Sire, parce que d'abord j'ai trop d'Anglais à mes trousses, et qu'ensuite j'ai à soutenir mon vieux père, qui est presque aveugle, et ma sœur, qui n'est pas encore mariée.

—Mais, Monsieur, vous me faites là que ce qu'un

* Voir le Cyclorama Universel depuis le No. 12 (7 Déc. 1895.)

Bon fils doit faire. A propos ! que voulez-vous dire avec vos *Anglais* ! Est-ce que par hasard vous auriez de ces gens-là à nourrir ?

—Non, sire ; mais ce sont eux qui m'ont prêté de l'argent lorsque je n'en avais pas ; je n'ai pu encore le leur rendre. Tous ceux qui ont des dettes appellent aujourd'hui leurs créanciers des *Anglais*.

—Assez, assez, Messieurs, je comprends... Ah ! vous avez des créanciers !... Comment, avec vos appointements, vous faites des dettes !... Il suffit ; je ne veux pas avoir plus longtemps près de moi un homme qui a recours à l'*or des Anglais*, lorsque avec celui que je lui donne il peut vivre honorablement. D'ici à une heure vous recevrez votre démission. Adieu, Monsieur.

Et Napoléon lançant un regard sévère à P..., remonta dans sa chambre, à coucher en laissant le jeune homme en proie à un tel état de désespoir que, déterminé à se tuer, déjà il s'était emparé d'un poinçon et allait s'en frapper au cœur, lorsque, fort heureusement pour lui, M. de M..., son collègue, entra dans le cabinet, et parvint, non sans peine à faire rentrer le calme dans l'esprit de son ami. A peine une demi-heure s'était écoulée que le général Lemarrois, aide-de-camp de Napoléon, entra et remit à P... une lettre cachetée, en lui disant :

—C'est de la part de l'Empereur.

P..., ne doutant plus de son malheur, prend la lettre et la donne à M. de M..., incapable qu'il est de pouvoir la lire lui-même. Celui-ci l'ouvre ; elle était ainsi conçue :

“ Je voulais vous chasser de mon cabinet, car vous l'avez mérité ; mais j'ai songé à votre vieux père aveugle ; m'avez-vous dit, à votre jeune sœur, et je vous ai pardonné à cause d'eux ; et comme ce sont eux surtout qui doivent avoir à souffrir de votre inconduite, je vous envoie, avec un congé pour aujourd'hui seulement, un bon de 10,000 francs que M. Estève a ordre de vous payer à l'instant. Débarrassez-vous, avec cette somme, de tous les *Anglais* qui vous tourmentent, et faites en sortes de ne plus retomber dans leurs griffes, car alors je vous abandonnerais sans retour.

“ NAPOLÉON.”



Vote pour le Consulat à Vie.

Un *vive l'Empereur* ! étourdissant sortit de la bouche de M.... Quant à P..., la joie et le saisissement semblaient lui avoir ôté la parole ; tout en pleurs, il embrassa le général Lemarrois et son collègue, et, partant comme un trait, il alla annoncer à sa famille ce que certains gens du faubourg Saint-Germain, qui eurent connaissance de ce trait, appelèrent un *nouvel acte de la tyrannie impériale*.

Cependant Napoléon, qui était toujours juste, ne demandait pas mieux que de donner également une gratification à M. de M..., dont il n'avait jamais eu qu'à se louer ; mais comme il ne faisait rien sans but et sans motif, il voulut que celui-ci lui fournit l'occasion de se montrer généreux envers

lui, se ménageant du reste de la lui offrir tout naturellement. Malheureusement, M. de M..., qui se trouvait à peu près dans la même position que son collègue, ne sut pas profiter de cette bonne disposition de l'Empereur.

Plus la France avait de prospérité et de repos, plus elle désirait en voir assurer la durée. La raison publique attribuait justement le bonheur général au gouvernement Bonaparte. L'opinion se prononçait pour qu'il fût maintenu au pouvoir le plus longtemps possible. Le Sénat, obéissant à ce vœu, prolongea de dix années au delà des dix premières années fixées par la constitution, la durée du con-

sulat conféré à Bonaparte. Il répondit au message du Sénat :

“ Le suffrage du peuple m'a investi de la suprême magistrature. Je ne me croirais pas assuré de sa confiance, si l'acte qui m'y retiendrait n'était encore sanctionné par son suffrage.

“ Dans les trois années qui viennent de s'écouler, la fortune a souri à la République ; mais la fortune est inconstante : et combien d'hommes qu'elle avait comblés de ses faveurs ont vécu trop de quelques années !

“ L'intérêt de ma gloire et celui de mon bonheur sembleraient avoir marqué le terme de ma vie publique au moment où la paix du monde est proclamée. Mais la gloire et le bonheur du citoyen doivent se faire quand l'intérêt de l'Etat et la bienveillance publique l'appellent.

“ Vous jugez que je dois au peuple un nouveau sacrifice ; je le ferai, si le vœu du peuple me demande ce que votre suffrage autorise.”

Le Sénat n'avait voté qu'un consulat pour dix années. La question soumise au vote populaire fut plus complète : *Napoléon Bonaparte sera-t-il consul à vie ?* Tous les citoyens jouissant des droits politiques (et le nombre alors en était grand) furent appelés à faire connaître leur opinion par la voie de registres ouverts dans les municipalités. Trois millions cinq cent soixante-dix-sept mille deux

cent cinquante-neuf citoyens prirent part à l'élection. C'est la masse la plus grande d'électeurs qui ait jamais été chargée de décider une question. Dans le nombre, huit mille trois cent soixante-quatorze se prononcèrent contre, et trois millions cinq cent soixante-huit mille cent quatre-vingt-cinq pour : imposante majorité où il était impossible de ne pas reconnaître l'expression des vœux et des besoins populaires.

EXPÉDITION DE SAINT-DOMINGUE. 1801-1804



Le 24 décembre 1801, une flotte appareillait de Brest, sous les ordres de l'amiral Villaret-Joyeuse. Les forces de terres obéissaient au beau-frère du Premier consul, le général Leclerc, nommé capitaine de Saint-Domingue. Le total de l'armée expéditionnaire, avec les renforts qui allaient rejoindre successivement, montait à vingt et un mille deux

cents hommes. Cette armée faisait partie de celle qui, victorieuse à Hohenlinden, venait de dicter la paix à l'Autriche à deux journées de Vienne. Cette nouvelle imprévue jeta une grande agitation en Angleterre, et donna lieu à de vifs débats dans les deux chambres. L'Angleterre demanda des explications au gouvernement consulaire, qui articula le motif de ces préparatifs ; ils ne furent jugés contraires ni aux conditions des préliminaires du traité d'Amiens, ni aux intérêts des possesseurs de la Jamaïque. Mais tandis que l'expédition française voguait vers Saint-Domingue, le gouvernement y envoyait une flotte d'observation.

Depuis huit ans, un esclave s'était proclamé dans

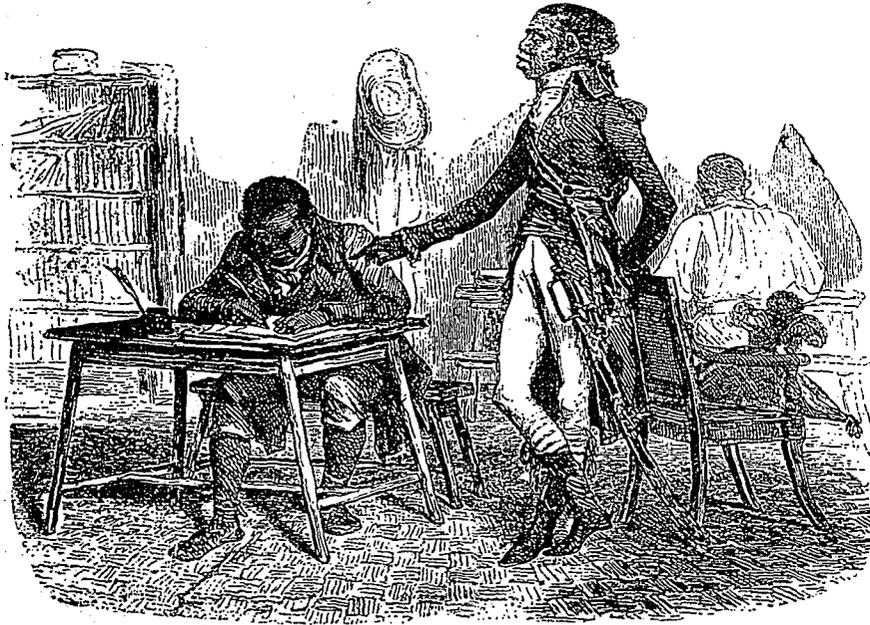


TOUSSAINT LOUVERTURE.

cette île l'héritier de la plus sanglante des révolutions. D'abord conducteur d'animaux sur l'habitation Breda, cet homme, à l'âge de plus de quarante ans, était parvenu à apprendre à lire ; l'*Histoire philosophique des deux Indes* fut le livre qui saisit sa pensée, exalta son imagination. Arrivé au pouvoir plutôt par sa politique que par ses talents militaires, tour à tour l'oppressé et le protecteur des deux couleurs ennemies, qui respectaient également son influence suprême, Toussaint Louverture semblait avoir été créé ainsi qu'une exception de sa race, pour la civiliser et la gouverner.

○ L'existence politique de Toussaint datait du 22 août 1791, jour où la révolte excitée par le nègre

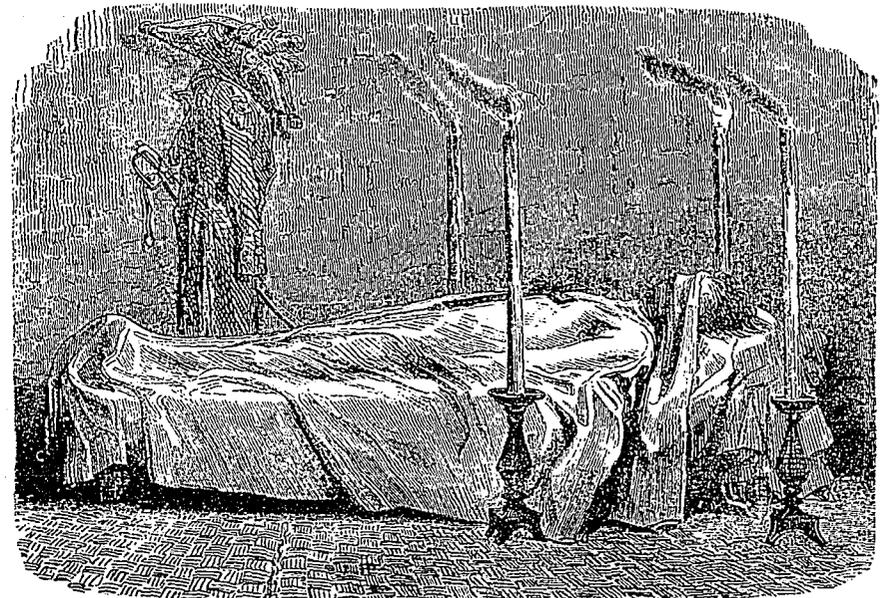




Toussaint Louverture, dictant sa reddition à la France.

Jean-François, dont il était le confident, dévoila la vaste conjuration ourdie contre la suprématie des blancs ; l'incendie des propriétés avait servi de signal au massacre des hommes de cette couleur ; et Toussaint s'était bientôt fait remarquer dans cette guerre d'extermination, fruit de ses trames secrètes ; aussi le général Lavaux, envoyé à Saint-Domingue par la Convention, ne s'adressa-t-il qu'à lui seul ; et l'ambitieux esclave, abandonnant Jean-François, entra comme colonel au service de la République. Dès ce moment, on cessa d'attaquer les blancs. Non content d'avoir forcé les commissaires de la Convention à prononcer la liberté des noirs Toussaint avait déjà résolu l'indépendance de sa patrie adoptive ; et quand il refusait de se soumettre à l'autorité des délégués de la métropole, c'était, disait-il, *pour ne partager avec personne la gloire d'avoir conservé Saint-Domingue à la France*, aussi le général Leclerc avant de marcher contre Toussaint,

lui envoya ses deux fils avec une lettre du Premier consul, qui le nommait lieutenant du capitaine général, et accompagnés de M. Couanon, principal du collège où le gouvernement les avait fait élever à Paris. Toussaint vit ses enfants, les embrassa, et les chargea de dire au général en chef qu'il lui demandait un délai pour se déterminer. Les enfants revinrent porter à leur père la réponse du général Leclerc, qui accordait quatre jours : ce terme s'étant écoulé sans explication nouvelle, et les fils de Toussaint n'étant pas revenus, le général en chef partit du Cap avec la division Hardy ; le général Rochambeau, du fort Dauphin ; le général Desfourneaux, du Limbé ; le général Debelle, du Port-de-Paix. Les positions réputées inexpugnables du Dondon, de la Marmelade, de la Ravine-à-Couleuvres et du canton d'Ennery, résidence habituelle de Toussaint, furent emportées pour ainsi dire à la course par les troupes françaises, et la



La chapelle ardente du général-en-chef Leclerc, beau-frère de Napoléon.

guerre se transporta dans l'Ouest. Dans toute cette terrible campagne, l'armée fut éclairée dans sa marche par des incendies, et arrêtée par les massacres dont la férocité de Dessalines surtout avait marqué sa fuite. Sur le théâtre même de ses barbaries, ce monstre se vit poursuivre par le général Debelle, qui le poussa jusque dans le fort et dans les bois de la Crête-à-Pierrot. Aussitôt après cette nouvelle, le général en chef quitta le Port-au-Prince avec une faible escorte, et alla rejoindre la division Boudet. Cette division enleva avec une rare valeur le poste retranché de Trianon, et arriva aux bourgs de Mirabalais et des Verrettes, incendiés par Dessalines, qui venait de faire égorger la population blanche, au nombre de douze cents individus. Aux Verrettes, le général en chef ordonna une seconde attaque sur la Crête-à-Pierrot. Dessalines y avait rallié les débris et les réserves de l'armée noire. L'assaut eut lieu, malgré le feu terrible de la place,



La Bataille de la Crête à Pierrot.

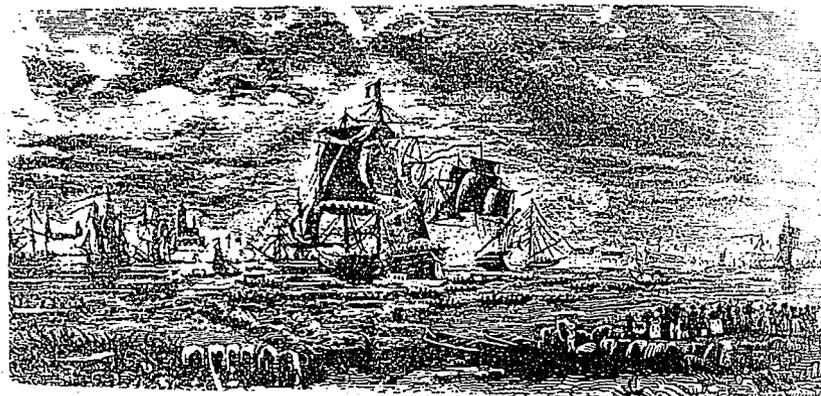
et sans artillerie, par les divisions Baudet et Dugua. Les deux généraux y furent blessés; l'armée perdit six cents hommes, et l'on parvint encore à rejeter les noirs dans leurs retranchements. Mais on reconnut que ce fort ne pourrait être emporté qu'avec le secours de l'artillerie. La prise de la Crête-à-Pierrot était de la plus haute importance.

Quelque temps après le général Leclerc s'empara de Toussaint, qui transporté en France y mourut deux ans après.

La fièvre jaune décimait l'armée: dans la nuit du 1er au 2 novembre, le général Leclerc mourut; sa perte fut, dans la situation désespérée de la colonie, un désastre politique. M. Dufaure, ordonnateur en

chef de la colonie, exerça l'intérim de capitaine général jusqu'à l'arrivée de Rochambeau, alors au Port-au-Prince. Parmi les chefs noirs, Laplume seul, commandant de la partie du Sud, ne trahit pas son serment. Le mulâtre Lamartinière, qui avait si vaillamment défendu la Crête-à-Pierrot, demeura également fidèle au drapeau français, et périt par les mains de ses soldats, qu'il voulut empêcher de se rejoindre aux révoltés.

L'armée avait perdue en neuf mois c'est-à-dire de février à novembre, le général en chef et douze officiers supérieurs, parmi lesquels les généraux de division Dugua, Hardy, Debelle; les généraux de brigade Dambour, Tolosé, Saint-Martin, Ledoyen,



La Flotte Française à St. Domingue.



Vue de St. Domingue.

Dampierre, Desplanques, Meyer, Wonderweit, Jablonowski, mille cinq cents officiers, sept cent cinquante officiers de santé, vingt-cinq mille soldats, huit mille hommes de la marine du commerce, deux mille employés civils, et trois mille blancs venus de France. Sur cette masse effrayante, cinq mille hommes environ succombèrent à la guerre; la fièvre jaune devora tous les autres. A la mort du général Leclerc, il restait neuf mille cinq cent hommes, dont sept mille aux hôpitaux. Le total des forces débarquées à Saint-Domingue jusqu'à cette époque montait à trente-quatre mille hommes. Les états de l'armée rapportés en France furent des registres mortuaires. Ainsi, sur cinquante mille

individus de la race blanche importés, il survivait deux mille cinq cents valides et sept mille malades dont les deux tiers moururent. Les neuf dixièmes de la population périrent à Saint-Domingue. Il n'y a pas d'exemple, dans l'histoire moderne, d'une destruction aussi grande et en si peu de temps. Quant aux massacres des colons par les noirs, il ne peut être calculé!

CONSULAT À VIE.



Le premier Consul.

trouvaient invités successivement, et avec un adroit mélange de convives, les hommes que leur caractère, leur talent, leur influence ou leur popularité lui désignaient comme pouvant être utiles à l'accomplissement de ses desseins.

La plupart de ces dîners se passaient en causeries littéraires ; il y régnait, de part et d'autre, une grande bonhomie. Au sortir de table, le maître de la maison prenait tour à tour et au hasard chacun des convives qu'il avait le désir de s'attacher ; et, tout en se promenant bras dessus bras dessous, soit dans le salon, soit au jardin, il disait en peu

de mots ce qui pouvait mener à son but, qu'il ne perdait jamais de vue. L'ambition des places, un sentiment de curiosité, l'espoir de jouer un rôle dans les événements, le désir plus louable encore et si naturel de voir un jeune capitaine que déjà couvrait une immense illustration militaire, que de motifs faisait parcourir la route de Paris à Malmaison



Quoique le poète Ducis eût eu déjà de fréquentes relations avec Napoléon, au retour de sa première expédition d'Italie, son nom ne fut cependant pas placé des premiers sur ces listes d'invitation ; mais le premier Consul ayant fait reprendre au Théâtre-Français la tragédie de *Macbeth*, il profita de la circonstance pour inviter l'auteur à dîner. Ducis n'hésita pas à accepter, et se rendit à Malmaison, accompagné de son ami Legouvé, qui avait également reçu une invitation pour ce jour-là. En partant, Ducis lui dit, en parlant du premier Consul :

— Mon cher, nous savons maintenant ce qu'il peut, tâchons de savoir ce qu'il veut.

Il paraît néanmoins qu'on observait point à Malmaison une étiquette aussi rigoureuse qu'aux Tuileries ou même à Saint-Cloud ; car Ducis s'y présenta dans l'équipage qu'il avait adopté depuis longtemps : l'habit gris, les bas de laine, le chapeau rond et la canne à la main.

Pendant le dîner, il ne se passa rien de remarquable, si ce ne fut quelques observations sèveres et souvent très-justes, de la part de Napoléon, sur le caractère de *Macbeth*, considéré comme ressort

principal de cette tragédie ; mais, pendant la soirée, la conversation vint à se porter sur les affaires du moment, et le premier Consul parla de ses projets en homme que la victoire avait habitué à vaincre les obstacles.

— Il nous faut, dit-il à ses invités, des lois tout autres que celles que nous avons eues jusqu'ici. Quand tout le monde marche au hasard, tout le monde se heurte. Je ne vois de plan régulier nulle part : notre administration est encore sans système, parce que le dernier gouvernement était sans volonté. Je rétablirai l'ordre partout. Je veux placer la France dans un tel état, qu'elle puisse dicter des lois à l'Europe. Je ferai toutes les guerres nécessaires, dans l'unique but de la paix. Je vous donnerai des institutions fortes ; je les mettrai en harmonie avec nos besoins et nos habitudes ; je protégerai la religion ; je veux que mes ministres soient à l'abri du besoin.

— Et après cela général ? interrompit doucement Ducis.

— Après cela ? reprit Napoléon en souriant, quoique un peu étonné ; après cela papa Ducis (c'est ainsi qu'il le désignait toujours), si vous êtes content de moi... eh bien ! vous me nommerez juge de paix dans quelque canton.

Et tout le monde de rire de cette naïve ambition.

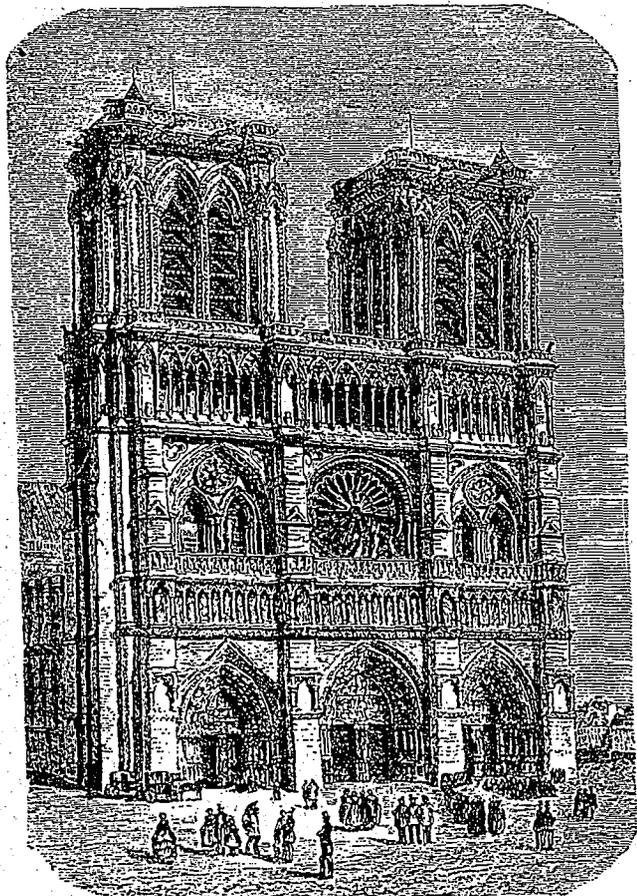
Au bout de quelque temps, Ducis reçoit du premier Consul une nouvelle invitation, à laquelle il s'empresse de se rendre comme à la première. Il y a cette fois, dans l'accueil qu'il reçoit, quelque chose de plus caressant ; il est, pendant le dîner, l'objet de plusieurs distinctions qu'on juge propres à le flatter. Après le café, Napoléon s'empare du poète et l'emmène dans le parc, où ils font quelques tours de promenade ; et c'est là, qu'après un échange mutuel de politesses, s'établit entre eux le dialogue suivant :

— Comment êtes-vous arrivé ici, papa Ducis.

— Mais, général, dans une bonne voiture de louage, qui m'attend à votre porte, et qui doit me ramener, ce soir, à la mienne.

(à continuer.)

MONUMENTS RELIGIEUX.



NOTRE-DAME DE PARIS.

L'obscurité la plus profonde enveloppe les premières origines de l'église cathédrale de Paris ; on sait qu'au temps de l'occupation romaine et dès le règne de Tibère, des autels dédiés aux divinités

païennes de la Gaule et de Rome s'élevaient à la pointe orientale de la Cité ; mais malgré les recherches les plus minutieuses, on n'a pu déterminer le moment précis où une église chrétienne s'éleva sur les débris du temple de Jupiter et de Cernunnos le dieu des Parisiens.

Quelques auteurs ont avancé que la première église de Paris fut fondée vers l'an 250 par Saint-Denis. Mais ce qui est certain c'est que des documents établissent que sous l'épiscopat de Saint-Marcel, vers l'an 375, une église s'élevait dans la cité de Paris sur le bord de la Seine, à la pointe orientale de l'île. Telle fut la première cathédrale de Paris, qui était placée sous le vocable de Saint-Etienne, martyr. Il paraît hors de doute que dès la fin du VI^e siècle, cette cathédrale se composait de deux édifices, très voisins l'un de l'autre, mais parfaitement distincts ; l'un du titre de Saint-Etienne, et le plus important, situé vers la méridionale partie de l'église actuelle ; l'autre du titre de Sainte-Marie, placé un peu plus à l'orient et vers le nord. Chilbert I^{er} l'un des fils de Clovis fit reconstruire sur de plus grandes proportions l'église dédiée à la Vierge, l'ancienne église épiscopale étant trop petite pour contenir un clergé nombreux et le peuple. Chilbert déploya dans la construction de la nouvelle église la lourde magnificence de l'architecture de son temps. L'église de Sainte-Marie faisait l'admiration des contemporains ; ses voûtes étaient soutenues par des colonnes en marbre ; l'évêque de Poitiers, Fortunat nous apprend que ce fut la première église qui reçut les rayons du soleil à travers des fenêtres de verre. Des découvertes faites en 1847 lors des fouilles entreprises sur la place du Parvis ont fait découvrir une partie de la mosaïque en petits cubes de marbre de diverses couleurs qui servait de pavé à l'église, des fragments de colonnes de marbre précieux nommé *grand antique*, un chapiteau de marbre blanc, etc., etc.

Chilbert donna à l'église mère de Paris, qui est dédiée en l'honneur de Sainte-Marie la terre de Chelles-en-Brie ; un petit lieu nommé la Celle, situé près de Montereau, et des terres en Provence ; tel fut

le point de départ de la fortune de l'église de Paris.

L'église de Saint-Etienne continua à subsister auprès de l'église de la Vierge ; le huitième concile de Paris s'y tint en 829. C'est dans les actes de ce concile qu'il est fait, pour la première fois, mention du chapitre de l'église de Paris. Si l'on en croit l'annaliste de Saint-Bertin, la basilique de Chilbert fut brûlée par les Normands en 857, l'évêque Enée n'ayant pu racheter du pillage que l'église de Saint-Etienne. En supposant que l'église de la Vierge eût été incendiée par les Normands, ce qui est discutable, il est probable que sa ruine ne fut pas complète, car aucun auteur ne parle de sa reconstruction. Le célèbre abbé de Saint-Denis Suger, donna vers 1140 à l'église de la Vierge un vitrail d'une grande beauté. Les rois capétiens venaient assister aux cérémonies du culte dans cette église qu'on appelait alors *l'église neuve* pour la distinguer de Saint-Etienne qu'on avait surnommé *le Vieux*.

Au milieu du XII^e siècle, malgré toutes les réparations qui y avaient été faites successivement, les deux basiliques qui formaient la cathédrale de Paris tombaient en ruines. L'évêque Maurice de Sully résolut de les remplacer par une seule église, digne, par sa splendeur et son étendue, de la capitale du royaume. Secondé par les libéralités des fidèles, ce prélat fit d'abord abattre l'église de Sainte-Marie, et, en 1163, il jeta les fondations de la nouvelle cathédrale. La première pierre de l'édifice fut posée par le pape Alexandre III, alors réfugié en France. Les travaux marchèrent très rapidement. Au bout de dix-neuf années, en 1182, le mercredi de la Pentecôte le maître-autel fut consacré par Henri de Chateau Marçay, légat du pape. En 1185, la construction du chœur de l'église, était assez avancé pour qu'Héraclius, patriarche de Jérusalem, venu à Paris pour prêcher une croisade, put y officier en présence de Maurice de Sully et de son clergé. Godefroy, duc de Bretagne, fils de Henri II roi d'Angleterre, mort à Paris le 19 août 1186 fut inhumé dans l'église Notre-Dame, devant le maître-autel, ainsi que la reine Elizabeth

de Hainaut, épouse de Philippe-Auguste, morte en 1189. Les travaux furent continués sans arrêt par les prélats qui succédèrent à Maurice de Sully. Vers 1270 on éleva les deux étages supérieurs des tours.

Quelques faits curieux des annales de la cathédrale de Paris, méritent d'être rapportés.

En 1229 le comte de Toulouse, Raymond VII, accusé d'avoir soutenu les Albigeois de ses armes et d'avoir partagé leurs erreurs fut absous du crime d'hérésie et conduit nu, en chemise, bras et pieds découverts, jusqu'à l'autel.

La richesse des ornements qui décoraient l'église les jours de fêtes solennelles, tenta quelquefois la cupidité des voleurs ; l'abbé Lebeuf cite à ce sujet le fait suivant : " Un voleur dans le dessein d'enlever le bassin d'argent et les chandeliers où brûlaient les cierges devant le grand autel, s'introduisit la nuit de l'Assomption dans le grand comble, puis aidé de quelques-uns de sa bande, il entreprit de les tirer du haut des voûtes, où il était caché ; les cierges mirent le feu aux tentures d'étoffes dont l'église était ornée, et il en brula avant qu'on pût l'éteindre, pour la valeur de 900 marcs d'argent.

Aux grandes fêtes et principalement à celle de l'Assomption on jonchait le pavé de l'église de fleurs et d'herbes odoriférantes. Jusqu'au XVe siècle on conserva à Notre-Dame l'usage de jeter, le jour de la Pentecôte, par des ouvertures pratiquées dans les voûtes, des pigeons, des oiseaux, des fleurs, etc.

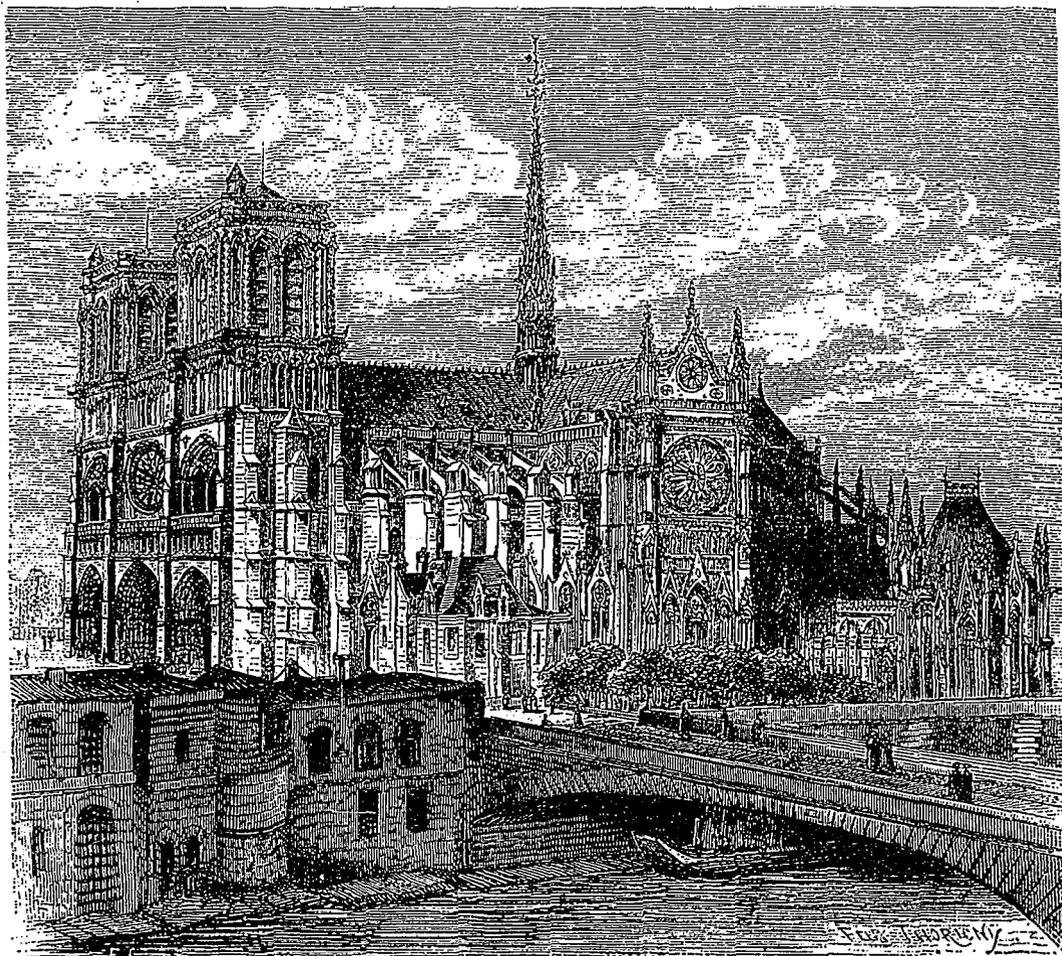
Au XIIIe siècle il était permis aux malades de rester dans l'église de Notre-Dame, vers la seconde porte, même pendant la nuit, et cette entrée de l'église devait être éclairée par dix lampes.

Lors des troubles qui eurent lieu pendant la captivité du roi Jean, les bourgeois de Paris firent le vœu d'offrir tous les ans à Notre-Dame une bougie de la longueur de l'enceinte de la ville. Chaque année ce corps municipal portait cette bougie, en grande pompe à l'église Notre-Dame ; elle était reçue par l'évêque et les chanoines assemblés.

Ce vœu fidèlement rempli pendant cent cinquante ans fut interrompu à l'époque des guerres de religion. En 1603, Paris s'étant considérablement agrandi, le vœu devint difficile à remplir. François Miron, prévôt des marchands remplaça la bougie par une lampe en argent, faite en forme de navire, que la ville se chargea de tenir allumée nuit et jour devant l'autel de la Vierge.

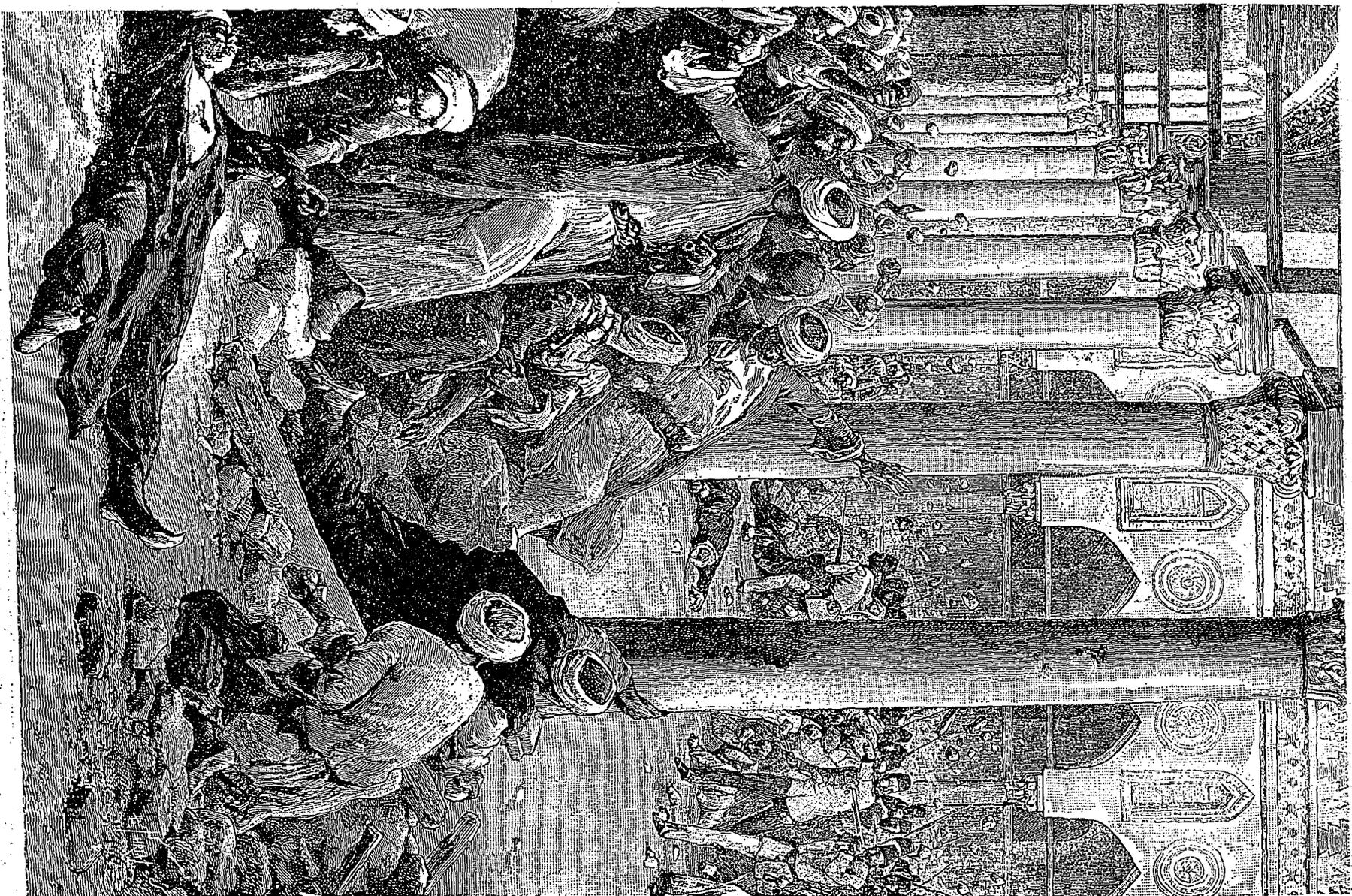
C'est dans l'église Notre-Dame que le roi d'Angleterre, Henri VI, âgé de dix ans fut sacré et couronné roi de France. Comme contraste à ce triste épisode, nous rappellerons que tous les ans, le premier vendredi après Pâques, on célébrait à Notre-Dame, par un *Te Deum* le souvenir de la reprise de Paris par Charles VII.

La cathédrale de Notre-Dame de Paris est bâtie en forme de

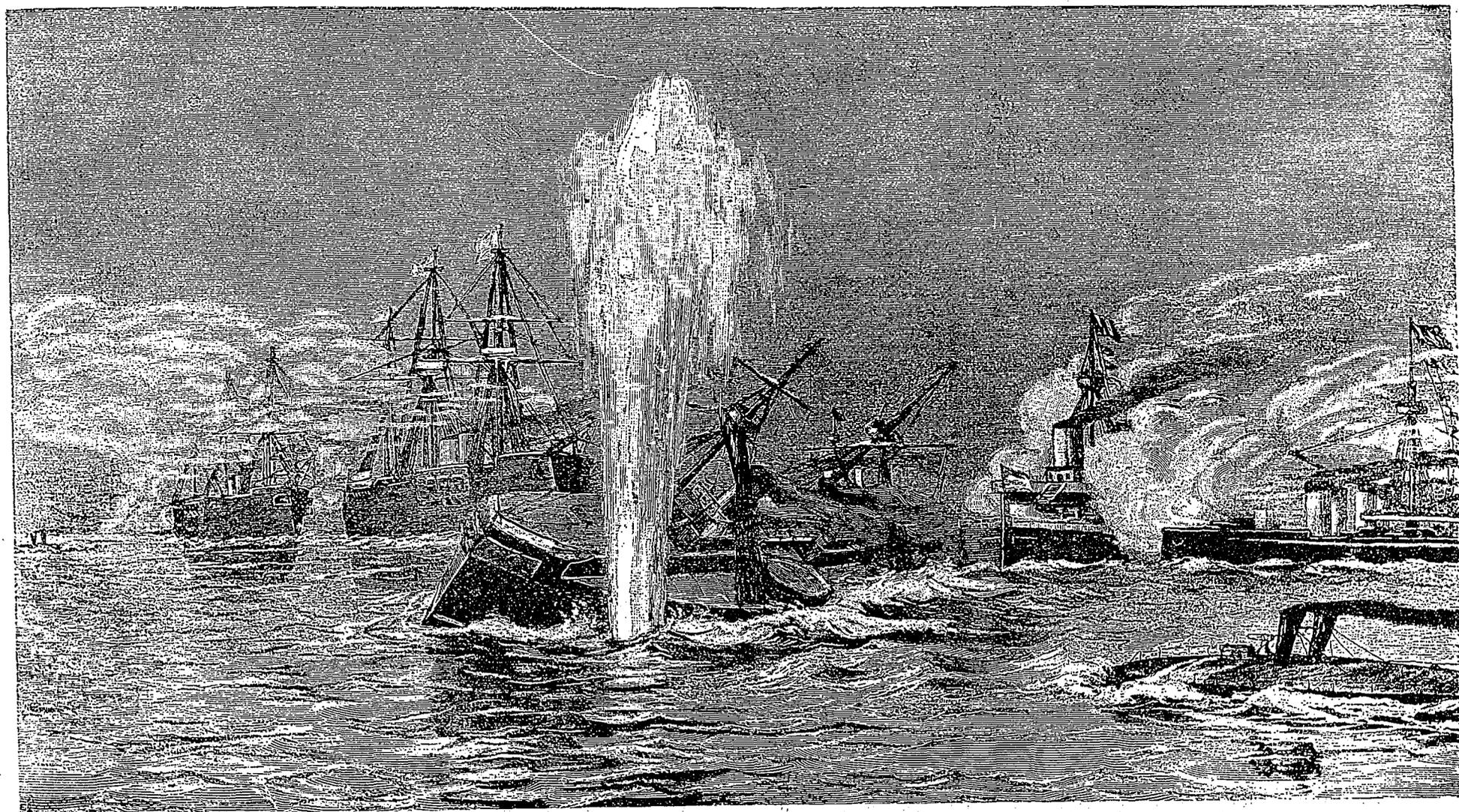


Notre-Dame de Paris.

croix latine. Deux tours carrées couronnent la façade occidentale. Une flèche élégante s'élève au point d'intersection des quatre branches de la croix. On pénètre dans l'édifice par six portes, trois à la façade occidentale, deux aux deux extrémités du transept et une sur le côté septentrional de l'abside. La longueur de l'église dans œuvre est de 430 pieds, sa largeur dans la croisée est de 158 pieds, la hauteur de la maîtresse voûte est de 115 pieds. Le développement de la façade de 192 pieds



LE CHOÛFRA AU CAIRE.—La police égyptienne faisant feu sur les émeutiers.



UN COMBAT NAVAL.—*Tableau de l'Empereur d'Allemagne.*

LA FEMME EN BLANC

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES *

PREMIÈRE ÉPOQUE.

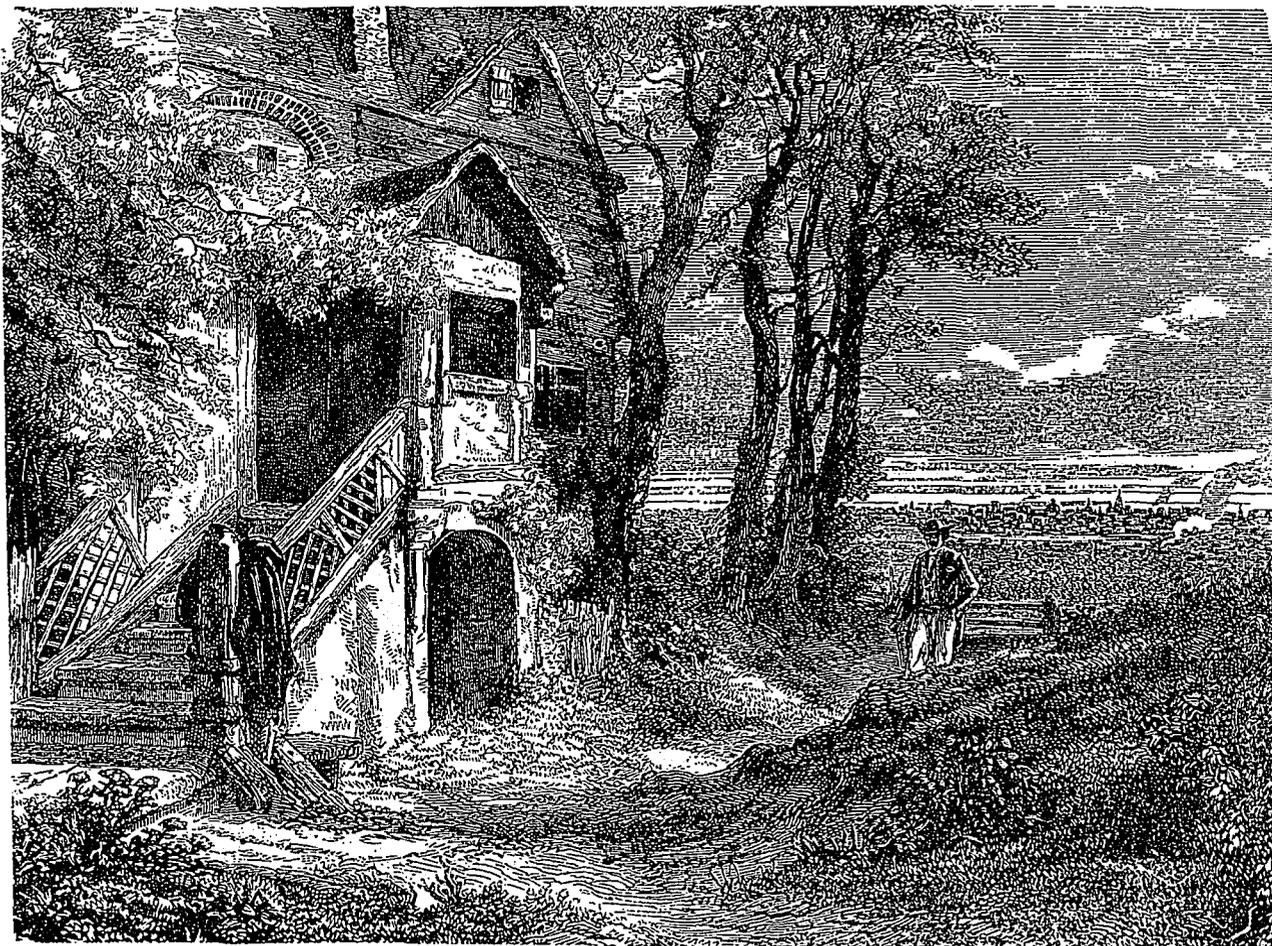
Ce récit est commencé par Walter Hartright de Clement's Inn, professeur de dessin.

I

Ce que peut supporter la patience d'une femme, ce que peuvent accomplir le courage et la constance d'un homme, cette histoire le dira.

Si tout événement qui prête aux soupçons pouvait être éclairé par les engins compliqués de la loi, et si ces instruments réguliers pouvaient être mis en jeu pour conduire l'enquête jusqu'à son terme, grâce à l'influence lubrificante de l'huile d'or, employée avec modération, les incidents racontés dans les pages qui vont suivre auraient déjà été signalés à l'attention publique, volontiers éveillée par un débat devant les tribunaux.

Mais la loi, dans certaines situations inévitables, est d'avance et demeure au service des bourses bien garnies, et voilà comment c'est ici que, pour la première fois, sera contée cette histoire. Telle que le juge l'eût entendue, telle le lecteur l'apprendra. De l'exposition au dénouement, aucune circonstance essentielle ne sera rapportée d'après un simple ouï-dire. Lorsque celui qui écrit cette espèce d'introduction (il se nomme Walter Hartright) sera plus intimement en jeu que tout autre personnage dans les événements qu'il s'agit de faire connaître, il les relatera en son nom. Dès qu'il cessera de pouvoir parler avec cette certitude, il abandonnera son rôle de



Le cottage maternel.

narrateur, et sa tâche sera continuée (du point où il l'aura laissée à celui où il la pourra reprendre) par d'autres personnages aussi étroitement impliqués dans les faits à rapporter, et pouvant fournir sur ces faits un témoignage aussi précis, aussi positif que le sien l'avait été jus-

que-là. Ainsi, et de même que toute offense aux lois est racontée en cours de justice par plusieurs témoins le présent récit émanera de plusieurs plumes; et cela, dans le même but, à savoir; que la vérité soit présentée sous son aspect le plus clair, le plus intelligible et qu'une

série d'événements, formant un tout, soit éclairée du jour le plus vif, les personnes qui s'y sont trouvées le plus étroitement mêlées fournissant l'une après l'autre à mesure que chaque épisode successif se présente, le fidèle récit de la part qu'elles y ont eue.

Ecoutez donc tout d'abord Walter Hartright, professeur de dessin âgé de vingt-huit ans.

II

Nous voici au dernier jour de Juillet. Les longues chaleurs de l'été tiraient à leur fin ; et fatigués de nos pèlerinages sur le pavé de Londres, nous commençons tous à rêver la nuée voyageuse qui passe sur les champs de blé, la brise d'automne courant sur le rivage marin.

En ce qui me concerne, moi, pauvre hère, l'été près de finir me laissait assez peu valide, médiocrement gai, puis, enfin, s'il faut tout dire, aussi dépourvu d'argent que de forces physiques et de ressort moral. Pendant l'année qui venait de s'écouler, je n'avais pas, avec autant de prudence qu'à l'ordinaire, ménagé les ressources que mon art m'avait procurées aussi mon défaut d'ordre ne me laissait plus d'autre alternative que de partager économiquement mon automne entre le "cottage" de ma mère, à Hampstead, et mon pauvre logement en ville.

La soirée, je m'en souviens, était calme et couverte ; l'atmosphère de Londres était plus lourde et le commerce des rues moins bruyant que jamais. Le pouls imperceptible qui fait circuler la vie dans nos veines et celui qui court dans les puissantes artères de cette cité, vaste cœur de tout un monde, s'affaiblissaient à l'unisson, de plus en plus alanguis, à mesure que baissait le soleil. Je m'arrachai au livre sur lequel s'endormait mon attention distraite, et, quittant mon humble domicile, j'allai dans les faubourgs au-devant de l'air frais que la nuit amène. C'était justement une de ces soirées que, chaque semaine, je passais d'habitude avec ma mère et ma sœur. Aussi tournai-je mes pas vers le nord, dans la direction de Hampstead.

Il me faut mentionner ici, pour la

clarté du récit où je m'engage, que mon père, à l'époque où je me reporte, était déjà mort depuis quelques années. Des cinq enfants qu'il avait laissés, ma sœur Sarah et moi restions seuls. Mon père avait exercé, avant moi, la profession de maître de dessin, et son travail assidu la lui avait rendue lucrative. La tendresse inquiète et scrupuleuse dont il entourait les êtres qui dépendaient de lui, lui avait inspiré, dès les premiers temps de son mariage, l'idée de consacrer à faire assurer sa vie une bien plus forte somme qu'il n'est ordinaire de mettre en réserve pour cet objet. Aussi, grâce à sa prudence et à son abnégation, également admirables, ma mère et ma sœur étaient restées, après sa mort, aussi indépendantes d'autrui qu'elles l'avaient été durant sa vie. J'héritai naturellement de ses relations et de sa clientèle, et j'avais tout lieu de me sentir reconnaissant envers lui pour l'avenir de bien-être qui, dès mon début s'offrait à moi. Les paisibles lueurs du crépuscule tremblaient encore à la cime des cotéaux chargés de bruyères. et la perspective de Londres, que mon regard avait d'abord embrassée d'en haut, venait de s'engouffrer dans les profonds abîmes d'une obscurité nuageuse, lorsque je me trouvais debout devant la porte du "cottage" maternel. A peine avais-je tiré le cordon de la sonnette, que cette porte s'ouvrit brusquement.

Un digne ami à moi, Italien d'origine, le professeur Pesca, m'apparut au lieu de la femme de ménage, et s'élança joyeusement au-devant de moi, psalmodiant de sa voix aiguë et avec un accent étranger, notre "hurrah" britannique.

Pour son propre compte et, s'il m'est permis de l'ajouter, pour le mien, le professeur a droit à une présentation dans toutes les règles. Le hasard a fait de lui le point de départ de l'étrange chronique de famille qu'on verra se dérouler en ces pages.

C'était chez certains grands person-

nages, où il enseignait sa langue et où je professais le dessin, que nous avions fait connaissance, mon ami l'italien et moi. Tout ce que je savais encore de sa vie passée, c'est qu'il avait exercé un emploi quelconque à l'université de Padoue ; qu'il avait quitté l'Italie pour des raisons politiques auxquelles il ne faisait jamais la moindre allusion ; et que, depuis bien des années il était honorablement établi à Londres comme professeur de langues.

Sans qu'on put précisément le regarder comme un nain, — car il était parfaitement bien fait de la tête aux pieds, — Pesca est, je crois le plus petit être humain que j'aie jamais vu ailleurs que sur des tréteaux de foire. Remarquable n'importe où par l'étrangeté de ses dehors, il se distinguait encore du commun des hommes par l'inoffensive bizarrerie de son caractère. L'idée dominante de sa vie paraissait être l'obligation où il se croyait de témoigner sa reconnaissance au pays qui lui avait procuré un asile et des moyens de subsister, en faisant tout ce qui dépendait de lui pour devenir aussi Anglais que

Outre l'hommage qu'il rendait à la nation, prise en bloc, par son invariable habitude de trainer avec lui un parapluie, d'avoir des guêtres aux pieds et un chapeau blanc sur la tête, le professeur aspirait à rendre ses habitudes et ses plaisirs britanniques comme son costume. Constatant que, comme nation, les Anglais se distinguent par un vif amour des exercices athlétiques notre petit homme, dans l'innocence de son cœur, s'associait impromptu à tous nos "sports" et passe temps britanniques, aussi souvent que l'occasion s'en présentait, fermement convaincu qu'il pouvait adopter notre goût national pour ces fatigants plaisirs, par un simple effort de sa volonté, tout comme il avait adopté nos guêtres et notre chapeau blanc, également nationaux.

Je l'avais vu risquer témérairement

ses membres dans une chasse au renard et dans une partie de "cricket" ; bientôt après, sous mes yeux, il aventura sa vie, tout aussi aveuglément, au bord de la mer, près de Brighton. Nous nous étions rencontrés là par hasard, et prenions ensemble notre bain. Si nous nous fussions livrés à un exercice plus spécial à mes compatriotes, j'aurais naturellement eu l'œil sur Pesca ; mais comme, généralement parlant, les étrangers sont aussi aptes que les Anglais à se tirer d'affaire dans l'eau, il ne me vint pas à l'idée que le talent de la natation comptait parmi ces mâles exercices que le professeur se croyait en état de pratiquer sans noviciat préalable. Peu après avoir quitté le rivage, m'apercevant que je n'étais pas devancé, je fis halte, et me retournai pour voir ce que devenait mon ami.

A mon grand étonnement et à ma grande épouvante je n'aperçus entre moi et la grève que deux petits bras blancs qui s'agitèrent un instant à la surface du flot pour disparaître ensuite tout-à-coup. Lorsque je plongeai après Pesca, le pauvre petit homme gisait paisiblement au fond de l'eau, replié sur lui-même, et beaucoup plus petit, en apparence que jamais il ne m'avait semblé. Pendant les quelques minutes que j'employai à le ramener, le grand air lui rendit sa connaissance, et, avec mon secours, il put gravir les degrés du quai. A mesure que la vie lui revenait, ses merveilleuses illusions au sujet de l'art du nageur semblaient lui revenir aussi. Dès que le claquement de ses dents lui permit de reprendre la parole, il me dit avec un vague sourire, "que sans doute une crampe lui avait joué ce tour-là."

Tout à fait remis, et quand il fut revenu me trouver sur le rivage, sa nature méridionale, expansive et chaude, fit tout à coup irruption à travers les barrières de notre étiquette anglaise. Il m'accabla de témoignages de l'affection la plus désordonnée, — s'écria passionné-

ment, avec toute l'exagération italienne, que dorénavant sa vie était à ma disposition,—et déclara qu'il ne connaîtrait jamais de bonheur que s'il trouvait une occasion de me prouver sa reconnaissance par quelque service dont, à mon tour, je serais tenu de me souvenir jusqu'à ma dernière pensée.

Je fis mon possible pour arrêter le débordement de ses larmes et ses protestations, en m'obstinant à traiter toute cette aventure comme un bon sujet de plaisanterie; et je réussis enfin (du moins me le figurais-je) à diminuer l'écrasant fardeau de reconnaissance que Pesca se voulut mettre sur les épaules. Je ne prévis guère alors.—je ne prévis guère ensuite, notre voyage de plaisir achevé,—que l'occasion de me servir si ardemment désirée par mon reconnaissant compagnon, allait bientôt se présenter;—qu'il la saisirait à l'instant même, et qu'en agissant de la sorte, il modifierait, du tout au tout, mon existence entière et moi-même.

Pourtant, rien de plus certain. Si je n'avais point plongé après le professeur Pesca, étendu sous l'eau parmi les cailloux et les coquillages, je ne me serais jamais trouvé, selon toute probabilité humaine, mêlé aux événements dont ces pages renferment le récit;—jamais peut-être je n'aurais même entendu le nom de la femme qui a vécu dans toutes mes pensées, qui s'est emparée de toutes mes facultés, et sous la dominante influence de qui je marche maintenant vers l'unique but de ma vie.

III.

La physionomie et l'attitude de Pesca, le soir où nous nous trouvâmes face à face devant la porte de ma mère, suffisait amplement à me faire savoir qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Inutile, d'ailleurs, de lui demander des explications immédiates. Je pus simplement conjecturer, tandis qu'il

m'entraînait par les deux mains à l'intérieur de la maison, que (fort au courant de mes habitudes) il était venu là pour s'assurer une rencontre avec moi, ce soir-là même, et qu'il avait à me communiquer quelques nouvelles particulièrement agréables. Nous dévalâmes tous deux dans le salon d'une façon essentiellement contraire au cérémonial usité en pareil cas. Ma mère, assise près de la porte ouverte, s'éventait en riant. Pesca jouissait auprès d'elle d'une faveur toute particulière, et l'excellente femme lui passait les plus fantasques allures qu'il put se permettre. Chère et bonne mère! depuis le moment où elle s'était aperçue que le petit professeur n'était réellement attaché, elle lui avait, sans arrière-pensée, ouvert son cœur, et acceptait pour bonnes, sans même essayer de les comprendre, toutes ses étrangetés énigmatiques.

Ma sœur Sarah, qui avait pour elle sa jeunesse, se montrait pourtant,—phénomène singulier!—beaucoup moins compatissante. Elle rendait pleine justice à l'excellent cœur de Pesca, mais elle ne l'acceptait pas en bloc, comme faisait ma mère pour l'amour de moi. Ses notions insulaires sur les convenances étaient en perpétuelle insurrection contre le mépris dans lequel, par intempérament, Pesca tenait certains dehors; aussi se montrait-elle plus ou moins surprise de voir sa maman si familière avec le bizarre petit étranger. Ce n'est pas seulement à ma sœur, mais à bien d'autres encore, que je dois de savoir que nos jeunes contemporains n'ont ni la cordialité ni l'élan de la génération qui les a précédés. Il m'arrive constamment de voir de vieilles gens excités, montés par la perspective de quelque plaisir prévu, que l'impassible sérénité de leurs petits enfants laisse arriver sans s'en émouvoir le moins du monde. Sommes-nous bien sûrs d'être maintenant d'aussi "vrais" petits garçons, d'aussi "vraies" petites filles que nos aînés le furent à leur époque? Les

grands progrès de l'éducation moderne n'ont-ils pas pris une allure trop rapide? et serions-nous par hasard, en ces temps si fiers d'eux-mêmes, un tout petit brin trop bien élevés?

Sans vouloir trancher ces questions, je puis au moins me rappeler que je ne vis jamais ma mère et ma sœur causant ensemble avec Pesca sans trouver que, de ces deux femmes, la première était incontestablement la plus jeune. En cette occasion par exemple, tandis que ma mère riait de bon cœur en nous voyant tomber pêle-mêle comme deux écologistes, dans son salon brusquement envahi, Sarah, mécontente et troublée, ramassait à terre les fragments brisés d'une tasse que le professeur avait fait tomber en se précipitant au-devant de moi.

—Je ne sais vraiment pas ce qui serait arrivé, Walter, dit ma mère, si vous aviez encore tardé longtemps. Pesca était presque fou d'impatience; j'étais, moi, presque folle de curiosité. Le professeur nous apporte de merveilleuses nouvelles qui vous intéressent, à ce qu'il dit, et il a eu la cruauté de ne vouloir nous en rien laisser deviner jusqu'à ce que son ami Walter fût arrivé pour les entendre..

—Quel ennui!... une douzaine dépareillée! grommelait Sarah, toujours tristement penchée sur les ruines de son petit bol.

Pendant ces discours, Pesca que son agitation joyeuse avait empêché de constater les dégâts infligés par lui à la porcelaine du ménage maternel, attirait péniblement vers l'autre bout de la pièce un énorme fauteuil confortable qu'il comptait faire servir, maintenant qu'il avait un public à ses manifestations oratoires. Quand il l'eut convenablement installé, le dossier tourné vers nous, il s'agenouilla dans cette chaire improvisée, et, non sans émotion, apostropha l'assistance, composée de trois personnes.

—Mes chers bons, commença Pesca. (il disait "chers bons" pour "dignes amis"). veuillez maintenant m'écouter. Le temps est venu...—je vais donner une bonne nouvelle;—je parle enfin!

—"Heur! heur!" dit ma mère, entrant à pleines voiles dans la fiction parlementaire.

—Vous allez voir, maman, dit tout bas Sarah, qu'il va démembrer le meilleur de vos fauteuils.

—Je remonte dans le passé; je m'adresse au plus noble des êtres créés, continua Pesca, qui, par dessus la balustrade de sa chaire, dirigeait vers moi, sujet indigne, sa véhémence allocution. Quand j'étais étendu mort au fond de la mer (par suite d'une crampe), qui est venu me chercher, qui m'a tiré en haut, et qu'ais-je dit quand ma vie et mes habits me furent rendus?

—Beaucoup plus qu'il n'en fallait, à coup sûr, interrompis-je du ton le plus bourru que je sus prendre. En effet, pour peu qu'on encourageât le professeur à traiter ce sujet, il fallait s'attendre à le voir finir par un déluge de larmes.

—J'ai dit alors, continua Pesca, que ma vie appartenait pour jamais à mon cher ami Walter;—je l'ai dit et cela est. J'ai dit que désormais, pour être heureux, il me fallait trouver l'occasion de faire quelque chose d'utile à Walter;—aussi n'ai-je jamais été en paix avec moi-même jusqu'à la présente journée, bénie entre toutes. Et maintenant, s'écria le petit enthousiaste de sa voix la plus aiguë, le bonheur me sort par tous les pores; car, sur ma foi, sur mon âme, sur mon honneur, ce quelque chose enfin est trouvé! Tout ce qui me reste à dire maintenant, c'est: "Right all right!"

Peut-être est-il nécessaire d'expliquer ici que Pesca se piquait d'être parfaitement Anglais dans son langage tout comme dans sa toilette, ses manières et ses divertissements. Ayant accroché au passage quelques-unes de ces expressions

qui viennent sans cesse dans nos entretiens familiers, il en émaillait sa conversation à tout propos, de façon à prouver que, s'il en goûtait la sonorité spéciale, il en ignorait assez généralement la portée idiomatique. En effet, au moyen de répétitions qu'il inventait, il faisait de ces expressions bien connues, autant de composés hybrides qui semblaient se résoudre en une syllabe unique, indéfiniment prolongée.

—Parmi les grandes maisons de Londres où j'enseigne ma langue natale, — dit le professeur, abondant, sans plus de préface, l'explication qu'il nous avait fait attendre si longtemps, — il en est une particulièrement grande, dans cette vaste place appelée Portland. Vous savez tous où elle est ? Oui, oui ! "Course of course !"

Cette belle maison mes chers bons, sert de résidence à une belle famille. Une maman blonde et grasse, trois jeunes "misses" grasses et blondes ; deux jeunes "misters" blonds et gras ; enfin le papa, le plus gras et le plus blond de tous, lequel est un négociant de conséquence, qui a de l'or par-dessus la tête, — bel homme autrefois, mais qui, attendu son front dénudé, qu'un double menton accompagne, n'est plus, de nos jours, un homme tout à fait beau. Or, voyez un peu... j'enseigne aux jeunes "misses" les subtilités de Dante, et, — "my-soul-bless-my-soul !" — le langage humain ne saurait dire à quel point les subtilités de Dante embarrassent ces trois jolies têtes. Mais, peu importe, — "all in good time !" — et plus j'ai de leçons mieux vont les choses. Et, voyez maintenant !... Figurez-vous qu'aujourd'hui même je donne leur leçon comme d'habitude, aux jeunes "misses". Nous voilà, tous les quatre, descendus ensemble dans l'Enfer de Dante. Au septième cercle — mais n'importe ; tous les cercles se valent pour ces trois jeunes "misses" blondes et grasses, — au septième cercle néanmoins, mes élèves se trouvent rudement empê-

trés ; et moi pour les tirer de là, de réciter, de commenter, de chauffer jusqu'au rouge mon inutile enthousiasme, lorsque des bottes viennent à craquer dans le corridor, et apparaît le papa, cousu d'or, ce négociant de conséquence, à la tête nue, au menton double — Ah ! mes chers bons, je serre notre affaire, à présent, de plus près que vous ne pensez ! N'ai-je point épuisé votre patience ! — ou vous êtes-vous déjà dit à vous-mêmes : — "Deuce what-the-deuce !" Pesca, ce soir, n'est pas à court d'haléine.

Nous déclarâmes son récit palpitant d'intérêt. Le professeur continua :

— Dans sa main, le papa cousu d'or tient une lettre ; et, après s'être excusé de nous déranger, dans nos régions infernales, en nous rappelant aux vulgarités domestiques, il s'adresse aux trois jeunes "misses".

Comme tous les exordes anglais de ma connaissance, le sien débite par un O majuscule. Oh ! ma chère dit le négociant de conséquence, je viens de recevoir une lettre de mon ami M*** — (le nom ne me revient pas, mais peu importe, nous le retrouverons bien) : — Right-all-right ?... Ainsi dit-il le papa, et il ajoute : — Mon ami me demande de lui recommander un maître de dessin qu'il puisse faire venir chez lui, à la campagne "My-soul-bless-my-soul !"

Lorsque j'entendis le papa cousu d'or, prononcer ces paroles, si j'avais été de taille, je lui aurai jeté les bras autour du cou et je l'eusse étreint sur mon cœur ! Vu l'état des choses je me contentai de bondir sur mon fauteuil. J'étais sur les épines, et mon âme brûlait de s'épancher ; mais je refrérai ma langue, et laissai le papa continuer. — Peut-être connaissez-vous, dit cet excellent homme d'argent, qui pliait et fripait entre ses doigts dorés la lettre de son ami, — peut-être connaissez-vous, chères, un maître de dessin digne d'être recommandé par moi ?... Les trois jeunes

"misses" commencent par se regarder l'une et l'autre, et répondent ensuite (non sans débiter pour l'O majuscule indispensable) : Oh ! dear, no, papa ! mais voici M. Pesca... Dès qu'il est question de moi, je n'y tiens plus. Votre souvenir, chers bons, me monte à la tête comme un flot de sang ; je m'élançai, comme si une broche, tout à coup sortie du sol, avait traversé le fond de mon fauteuil ; — je m'adresse au négociant de conséquence et je lui dis (c'est la phrase anglaise) : — Cher monsieur, "I have the man !" Le premier professeur du monde !... recommandez-le, dès ce soir, par la poste, et demain par le chemin de fer, expédiez-le "bag, and baggage !" (encore une phrase anglaise — hé ?) — Doucement, dit le papa ; est-ce un étranger ou un Anglais ? — Anglais, lui répondis-je, Anglais jusqu'à la moelle des os. Respectable dit le papa. — Monsieur, dis-je à mon tour (car cette dernière question me blesse, et je renonce à toute familiarité vis-à-vis de lui) monsieur ! l'immortelle flamme du génie brûle dans la poitrine de cet Anglais, et, qui plus est, elle brûlait déjà dans la poitrine de son père ! — Laissons cela ! reprend ce papa cousu d'or, mais barbare, — laissons de côté son génie, monsieur Pesca ; le génie n'est pas admis dans ce pays, s'il n'est accompagné d'une respectabilité suffisante ; — alors nous sommes très charmés, très charmés vraiment de lui faire accueil... Votre ami peut-il produire ses attestations ?... Se présenterait-il, au besoin, pourvu de lettres garantissant sa responsabilité morale ! — Avec un geste négligent ; — Des lettres, dis-je ; ha ! "my-soul-bless-my-soul !" je le crois bien !... Vous faut-il des volumes de lettres ? des portefeuilles d'attestations ?...

— Une ou deux suffiront, répliqua cet homme, bouffi de flegme et de monnaie. Qu'il me les envoie avec son nom et son adresse !... Puis... Doucement, doucement monsieur Pesca ! avant de courir

ainsi trouver votre ami, peut-être serait-il bon de prendre un billet. — Un billet... de banque ? m'écriai-je indigné. Pas de billet de banque, s'il vous plaît, que mon brave Anglais ne l'ait gagné d'abord. — Un billet de banque ? reprend le papa fort surpris. Qui a parlé de billets de banque ? Le billet que je veux dire est une note, un memorandum de ce qu'il doit faire et de ce qu'il doit gagner. Continuez votre leçon monsieur Pesca, et je vais extraire pour vous la lettre de mon ami. — Voilà mon homme d'argent et de négoce qui s'assoit devant sa plume, son encre et son papier, tandis que, suivi de mes trois jeunes "misses" je me replonge dans l'Enfer de Dante. En dix minutes, la note est rédigée, et les bottes du papa s'en vont craquant par les corridors. A partir de ce moment sur ma foi, sur mon âme, sur mon honneur, je ne me connais plus ! L'éblouissante pensée que j'ai enfin pris la halle au bond, et que ma dette envers le plus cher de mes amis peut être considérée comme payée, me monte à la tête et m'enivre... — Comment je tire les jeunes "misses" et moi-même de nos régions infernales ; comment je dépêche ensuite mes autres affaires ; comment j'avale sans trop m'en douter, mon petit repas du soir, un habitant de la lune vous le dira aussi bien que moi. L'important c'est que me voici, ayant en main la note du négociant en conséquence — le cœur plein de vie, chaud comme le feu, plus heureux qu'un roi !... Ah ! ah ! ah ! "Right-right-right-all-right !"

Ici, le professeur brandit sur sa tête le memorandum dont il venait de parler, et termina son long et rapide récit par un de ces "cheers" anglais que parodiait si plaisamment son "soprano" d'Italie,

Ma mère dès qu'il eut fini, se leva, les joues animées et les yeux brillants ; elle saisit chaleureusement les deux mains du petit homme.

— Cher et bon Pesca, lui dit-elle, je n'ai jamais douté de votre sincère affection pour Walter, mais j'en suis maintenant plus persuadée que jamais.

— Il est certain que, pour le compte de Walter, nous sommes très-obligés au professeur Pesca, crut devoir ajouter Sarah, et tout en parlant ainsi, elle se levait à demi, comme pour s'approcher à son tour du fauteuil qui avait servi de tribune ; mais remarquant que Pesca, dans son extase baisait les mains de sa mère, elle prit un air sérieux et se rassit :

— Puis que ce petit homme si familier traite ainsi ma mère, que me fera-t-il donc "à moi" ? La vérité se lit quelquefois sur les visages ; et sans nul doute, telle était la pensée de Sarah quand elle retomba.

Bien que touché des sentiments qui

avaient dicté la conduite de Pesca, je n'éprouvais pas, devant la perspective maintenant ouverte devant moi, le plaisir qu'elle eût dû me procurer. Aussi, quand le professeur en eut fini avec les mains de ma mère, et lorsque je l'eus chaudement remercié de son intervention en ma faveur, je demandai qu'on me permit de jeter un coup d'œil sur la note que son respectable patron avait dressée pour m'être soumise.

Pesca me tendit le papier, non sans un geste de main tout à fait triomphal.

— Lisez !... dit le petit homme avec majesté, l'écrit du papa cousu d'or s'explique, je vous le garantis, avec la clarté de cent trompettes...

Les conditions, effectivement, étaient exposées d'une manière nette, précise, intelligible. La note m'informait :

"Premièrement." Que Frederick

Fairlie, Esq. de Limmeridge-House, Cumberland, désirait s'assurer les services d'un professeur de dessin, versé dans son art, pour une période de quatre mois, garantie de part et d'autre

"Secondement" Que ce professeur aurait à remplir une double mission. Il surveillerait les progrès de deux jeunes dames dans l'art de peindre à l'aquarelle ; il consacrerait ensuite les heures de loisir que lui laisserait le temps pris par les leçons, à réparer et à classer une précieuse collection de dessins qu'on avait laissée, depuis longtemps, dans un complet abandon.

"Troisièmement." Que le salaire offert à la personne disposée se charger de ces soins, et capable de les remplir convenablement, serait de quatre guinées par semaines, qu'elle résiderait à Limmeridge House ; et qu'elle y serait

traitée sur le pied d'un "gentleman".

"Quatrièmement," et enfin. Que personne ne devait songer à se proposer pour cet emploi sans pouvoir fournir les meilleurs et les plus sûrs témoignages, sous le double rapport du talent et de la moralité. Les preuves fournies seraient contrôlées par l'ami que M. Fairlie avait à Londres, et auquel tous pouvoirs étaient donnés pour conclure les arrangements nécessaires. Ces instructions étaient suivies du nom et de l'adresse de ce négociant de Portland-Place, chez lequel Pesca professait l'Italien ;—et c'est ainsi que finissait la note ou "mémoire".

(à suivre.)

DEVINETTES.



Ils étaient trois ; où est le troisième ?



Il y a un ronfleur parmi les fidèles, cherchez le.



Ces gens-là sont à attendre qu'on les serve, alors qu'une demoiselle de magasin est devant eux.

LE SON DU



PIANO KARN

Est d'une beauté rare, qui, se continuant avec force, les notes sont repercutées claires, vibrantes, le velouté charme l'oreille des plus délicats. Venez voir à notre magasin le modèle 1'96 et vous informer de nos prix.



DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

THIBAUT & SMITH
1687 Rue Notre Dame



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste
20 Rue St-Laurent
Tel. Bell 2015 MONTREAL

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres. Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques. Echanges de Livres.

ARCHAMBAULT & BELLIVEAU,
Tel. Bell 1990 1617 Rue Notre Dame
Catalogue expédié franco.

Fumez.....
LES
Cigares et les Cigarettes

CRÈME DE LA CRÈME ET
LAFAYETTE
De J. M. FORTIER

ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos. 41 et 42.
TELEPHONE BELL No. 815.

MONTREAL.

N. LÉVEILLÉ
Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138½ RUE ST. LAURENT
MONTREAL

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps,
Casimirs, Tweeds de première qualité et de
Patrons les plus nouveaux.

R. WILSON SMITH
Courtier en Valeurs
de Placement

ACHETE ET VEND : Débentures Municipales, Bons du Gouvernement et Actions de Chemin de Fer, Valeurs de première classe convenables pour placements en fidéi-commis. TOUJOURS EN MAINS.

1724 Notre-Dame, Montreal.

Cyclorama.....

En Livraison, \$1.25.

Relie, \$2.00.

Universal

LA COMPAGNIE DE



Photogravure Commerciale

A. S. BRODEUR, Dessinateur,

1560 Rue Notre Dame Montreal

Directeur-Gerant.

Gravures et Dessins pour Livres, Journaux ; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures ;
Cartes d'Affaires, Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc.



83, Rue Wolfe, 83

MONTREAL.

Champagne 'Couvert'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le

SEULS AGENTS AU CANADA :

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Epiciers en Gros, - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et
Cigarettes.

Aberdeen 10 cts.

Little Buck 5 cts.

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory,

1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent

MONTREAL.

THEO. A. GROTHE,

**Morfologer - -
et Bijoutier**

EN GROS ET EN DETAIL

95½ rue St. Laurent,

MONTREAL